

René MARAN
LE CHEMIN DE LA
SOLITUDE

A. P.
2403

()

$$\begin{array}{r}
 17 \\
 \underline{4} \\
 68 \\
 \underline{82} \\
 100
 \end{array}$$

$$\begin{array}{r}
 ~~14~~ \\
 86 \\
 90 \\
 100 \\
 \underline{56} \\
 82 \\
 \hline
 414
 \end{array}$$

~~20~~
32

$$\begin{array}{r}
 14 \\
 \underline{4} \\
 56 \\
 \underline{26} \\
 82
 \end{array}$$

R. m

LE CHEMIN
DE LA SOLITUDE

A. Maran.



Il a été fait
de cet ouvrage

un

tirage spécial de luxe
comprenant

LE
CHEMIN

DE LA

SOLITUDE

A.P. 2703

4

Amis de mon cœur, voici encore des poèmes d'une grande
douceur triste. Sur eux, presque toujours, flottent les mêmes
mots limpides; ils servent à ^{et tendres} dépeindre les sensations différentes
d'une âme ^{qui a su rester à elle-même} identique à travers la chute ^{successive} des chimères, ces
feuilles de l'âge.

Qu'ise une lecture émue de pitié, et qui
attarde ^{un peu plus} sa tendresse ^{d'avantage} de page en page, vous en faire compren-
dre toute la simple ^{et noble} et mélancolique profondeur.

R. M.

Le Chemin de la Solitude

104

pour Victor Doussy

Parfois, sous la clarté d'un beau jour finissant,
À l'heure où la forêt endosse un air d'opprobre,
Le solitaire, ami des choses mortes, sent
L'automne de son cœur bruire avec octobre.
Peuru d'avoir longtemps, loin de tous, médité,
Il met son vieux chapeau que l'usage défonce,
Prend son bâton, profère un appel sans réponse
Et part, ayant son chien qui marche à son côté.
Il va, les yeux perdus sur les branches en laques,
Sur les lierres grimpants racornis par des cloques,
Sur les bruits épineux des ronces et du houx,
Sur les cailloux mouillés luisant comme des schistes,

6
Tandis qu'à l'horizon passent les grands bœufs roux,
Passent les grands bœufs roux aux meuglements plus tristes.
De cette solitude humide, sans répit,
Un bruit monte, se perd, frôle, aboie ou clapite.
Mais le poète, ami des choses mortes, songe,
Et son rêve d'un autre rêve se prolonge.

Il songe au doux berger des âmes sans recours,
Au premier des martyrs, au pasteur des pasteurs
Qui, sur l'humilité des douleurs inconnues,
Vargissait le ciel de ses mains étendues.

Il allait, lumineux de port, et calme, et lent,
Vêtu du flottement souple et frais du lin blanc,
Et dans la ville, et près du lac, et sur la route,
L'eau limpide, sa voix rafraichissait le doute.

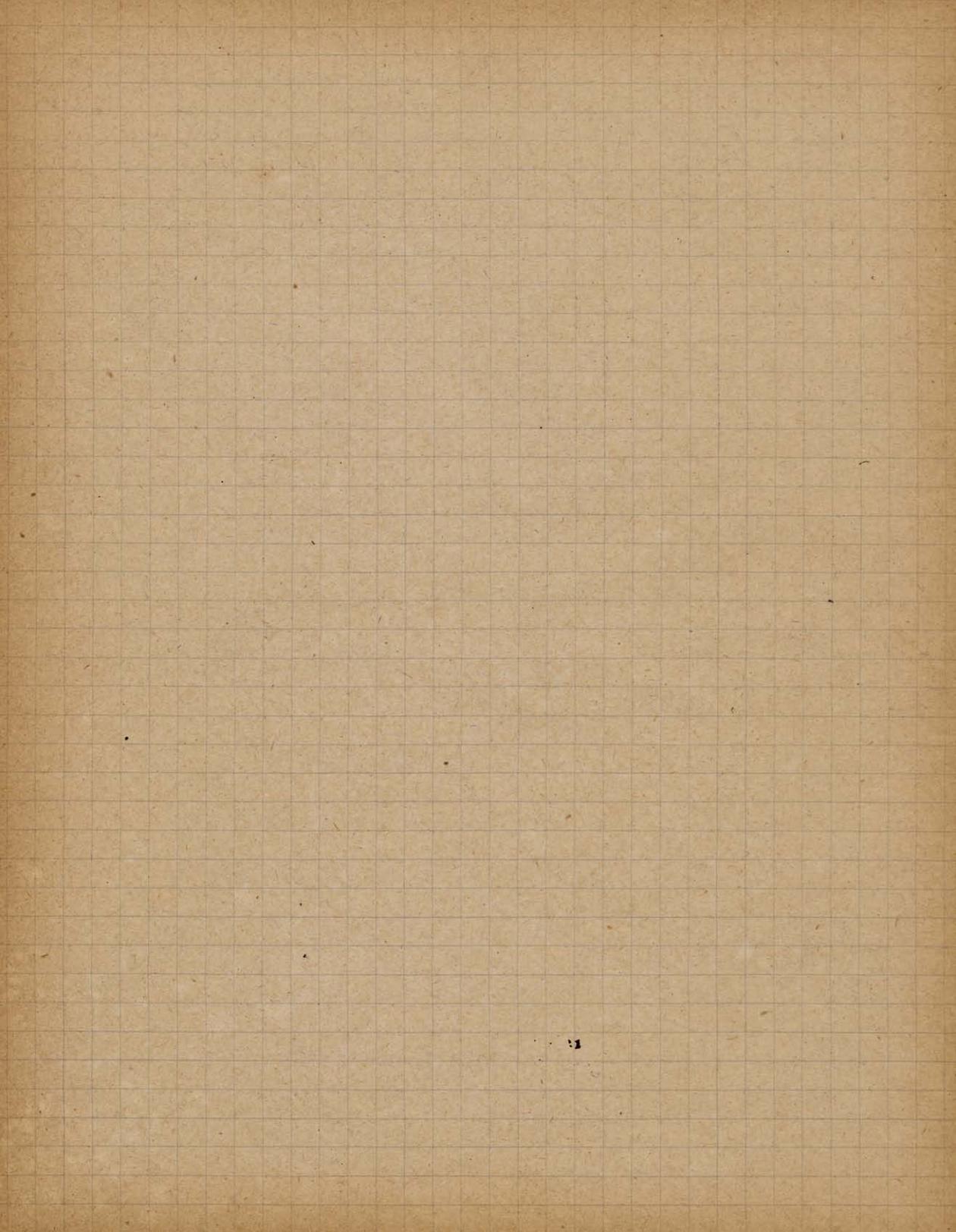
Il songe à tous ces purs mortels qui le suivirent.

Il songe au jour d'amour qui toujours dure et luit
Où ses yeux, plus lointains que tous les lointains, virent
Des oliviers chantants qui descendraient vers lui.

Il songe à tout: à sa douceur, à l'évangile
Et la simple bonté du vieux Samaritain,

Aux femmes qui portaient l'eau des cruches d'argile
Plus lourdes que leur cœur, moins belles que leur teint;
Au repentir public de la Samaritaine
Qui ne voulut plus boire au vase du péché;
Aux enfants dont le cœur est pur comme l'haléine;
Au traître malheureux dans son ombre caché.
Il songe au pâle, au doux Jésus de Galilée...

Le marcheur solitaire, en longeant une haie,
Lucille une nœfle ronde et molle sous les doigts.
La tristesse est dans l'ombre et l'ombre est sur les bois.
Il va. Des bélements s'éloignent, le poète
Admire en sa pensée une phrase muette,
La voit tourner dans son esprit, sœur des cyprins,
La contemple longtemps, la parfait, et la trouve
Belle comme la foi des anciens pèlerins.
Il marche... Que lui font la mesure et la douze!
Que lui font les enclos et les toits! Que lui font
La vie accagnardée et sa laideur médiocre,
Puisqu'il a le bruit grave, universel, profond
Des forêts et des bois, cheveux des terres d'ore;



Puisqu'il a toute l'eau qui rouge les étangs;
 Puisqu'il aime l'hiver, l'automne, le printemps;
 Puisqu'il sait, au seul bruit que fait le vent qui bouge,
 Où s'enroule et frémit la vigne-vierge rouge;
 Puisqu'il est rayonnant lorsqu'il trouve, parfois,
 Bagues que les enfants songeurs ont à leurs doigts,
 Au revers du chemin ou dans le cœur des terres,
 Le corselet vidé des vieux coléoptères
 Et puisqu'il est de ceux pour qui tout le bonheur
 Se résume humblement dans la bonté du cœur!...

Encore un peu de jour tremble au bord du ciel pâle.
 Les bois sont bleus. Comme les bois, le soir est bleu
 De tout le souffle intérieur et bleu qui exhale
 Le sol qu'on adorait autrefois comme un dieu.
 Il bruine. Dans le lointain un père corne.
 Des meuglements confus ébranlent l'infini.
 Il évite en marchant d'arracher la viorne
 Ou même d'étaler le squelette d'un nid.
 En écoutant son cœur, ^{son hôte veni} ~~harloge~~ ~~bourde~~, batte,
 Il incline en passant, du bâton, un verâtre,

S'impregne toute l'âme, en humant la fraîcheur,
D'un songe harmonieux d'automne blancheur
Et vrombit de désirs comme une immense ruche
Bourdonne d'un essaim d'abeilles, tout l'été.
Dans ce suprême et jeune élan vers la bonté,
Comme le pain s'endort sous l'ombre d'une huche,
Il voudrait oublier tout ce qui lui fut cher,
Et les jours où sa chair aspirait à la chair,
Et les jours noirs, après les adieux, où sa bouche
Mâchait le fiel haineux de l'injure farouche,
Il voudrait s'oublier en lui-même, et mourir,
Ou ^{s'effeuiller} ~~mourir~~, car il sait, doux pasteur de clapiers,
Que son cœur est un bois jonché de feuilles mortes
Que soulève le vent glacé du souvenir,
Et, ne le pouvant plus, dans l'ombre de l'étude,
Il s'isole sur un chemin de solitude...

Mais tout isolement implique un pur labeur.
Or, penché sur lui-même, ainsi qu'un laboureur
Se penche, obstinément songeur, sur sa charrue,
Le doux poète croit, pauvre homme plein de nuit,

10
Que la pensée intarissable qu'il dilue

Ne sera pas une eau qui vient, pleure et s'enfuit,
Comme s'enfuit et pleure un ruisseau monotone.

Il devine, jeune vieillard aux mains d'automne,
De jour en jour, sa parole en fleur devenant fruit,
De jour en jour, son vieux nom n'étant plus qu'un vain bruit
Et tout son corps qu'un indistinct amas de cendre,
Ses frères douloureux finiront par comprendre
Le secret du trésor dans un mot enfermé.

Et, dans le soir qui trame après lui du mystère,
Par ce pressentiment intime ranimé,
Sonne l'humide écho de son pas solitaire.

LES CENDRES
DU
COEUR

Novis te cantabo cordis,
O novellatam, quod ludis
In solitudine cordis.

Ch. Baudelaire

Je vais partir un de ces jours,
En pleurant comme une élégie,
Devers les lumineux séjours
Du soleil et de la magie.

J'emporterai votre douceur
Dans mon amour et dans ma peine,
Vous me serez presque une sœur,
Toujours proche bien que lointaine.

Sans trop croire en votre serment,
Je vous verrai toujours pareille,
Vos phrases d'ombre gravement
Résonneront dans mon oreille,

Mes grands yeux embrumés de pleurs,
Quand viendra l'ombre et la prière,
Vous verront ^{égrenant} respirant des fleurs
Sous des dentelles de lumière,

Le vent fera claquer soudain

13

Le battant sonore des portes,
Bandis qu'au fond du vieux jardin
Frissonneront les feuilles mortes.

Mais, sans entendre leurs bruits flous,
Attentive, entre nos deux lampes,
Vous conserverez cet air doux
Qu'ont les vierges sur les estampes.

Vous songerez à vous, à moi
Qui vous aime comme on adore,
Au bonheur de n'avoir qu'un toit,
Et notre amour qui dure encore.

Alors, en secouant le front,
Autour des lampes de cuivre
Vos mains chercheuses trouveront
Les pages tristes de mon livre.

En saisissant mon livre humain
Vous verrez que l'on peut, sans peine,
Sourpeser, toute, dans la main,
L'imagination humaine.

114
Vos yeux évoqueront, au loin,
Les yeux de celui qui vous aime,
Et vous pleurerez en un coin...
Puis, rouvrant le grave poème

Dont vous scanderez sur vos doigts
L'ondulation cadencée,
Vous le lirez avec la voix
Fugitive de la pensée.

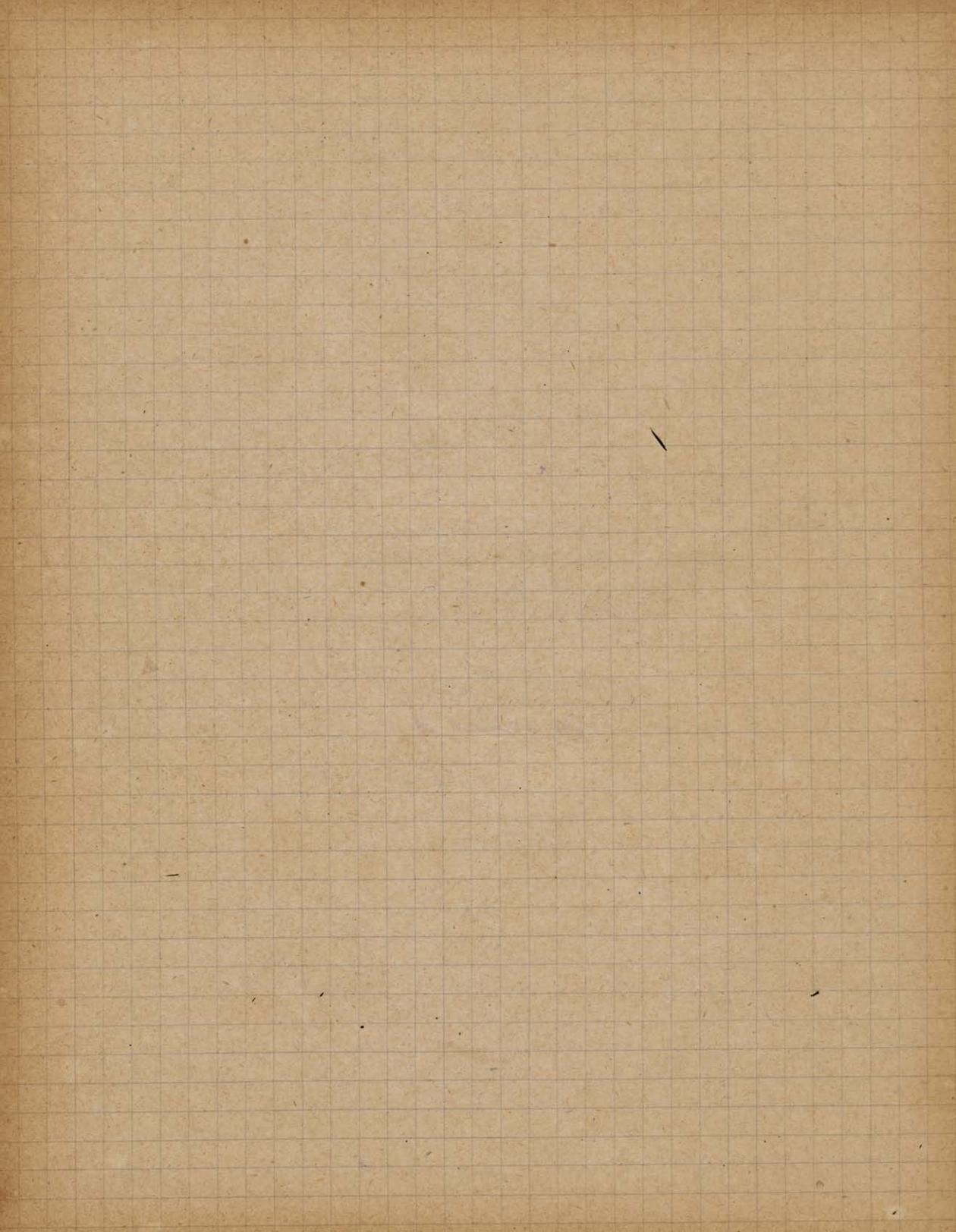
Je ne suis qu'un pauvre rêveur
Qui tout commence et rien n'achève,
J'ai peur même d'une lueur,
Je redoute même le rêve.

Je ne suis qu'un pauvre rêveur,
Craignant la vie, aimant la femme,
Mais qui résorbe sa ferveur
~~Pour~~ ^{comme l'eau} résorbe, une flamme
Pour ~~parfois~~ souffrir en son âme.

J'aime tout, famille et clocher,
D'un amour à fleur d'invisible,
Je n'ai rien à me reprocher
Que d'avoir été trop paisible.

Je trouve cependant bien dur
De n'avoir pu plaire à personne,
Quand dans mon cœur épris d'azur
J'entends l'angélus gris qui sonne.

Mais j'ai déjà tant, tant souffert,



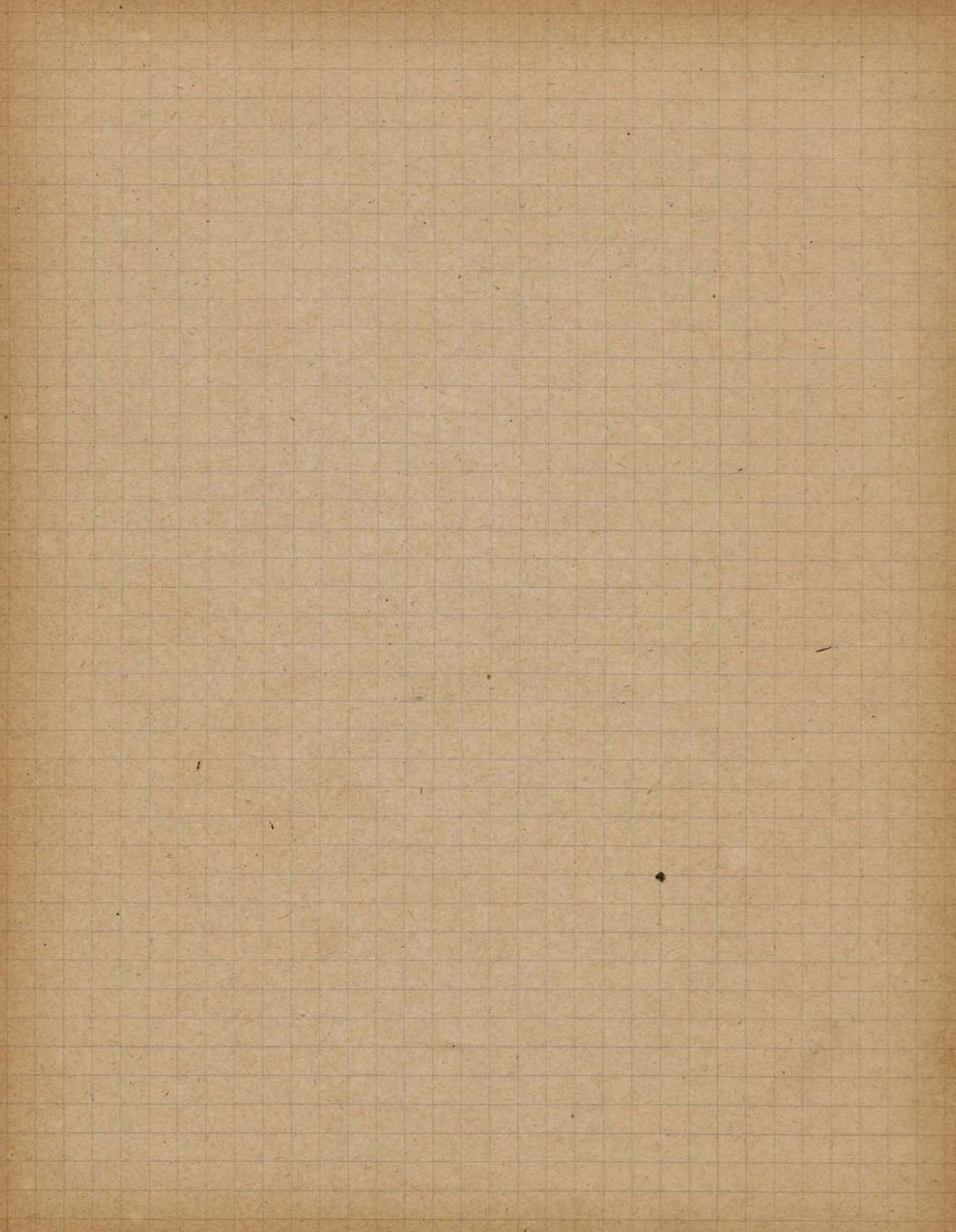
Qu'à la douleur je m'accoutume;
 Si sur moi s'allonge l'hiver,
 Je ne connais plus l'amertume.

Qu'importe ! l'hiver peut neiger
 Et neiger en ses blancheurs claires;
 Je caresse d'un doigt léger
 L'ennui de vos peines légères.

Je vous sais toute, en ce moment,
 A moi, qui vous aime... j'incline
 La tête, et, vous, bien doucement,
 Vous la bercez, tendre et câline.

J'ai vos doigts gourds sur mes yeux lourds;
 Je suis loin de nous deux; j'oublie...
 Pourquoi vous efforcer, toujours,
 D'endormir ma mélancolie ?

Au lieu de murmurer, tout bas,
 Le que nous pouvons nous écrire,
 Dans l'ombre ^{couleur de} ~~qui sent~~ le lilas
 Bientôt les ^{nos} bruits, sans rien dire.



17
Par rien n'égale, dans mon cœur
Plein de chimères anxieuses,
La silencieuse douceur
De nos amours silencieuses.

De la tristesse flotte ou vole
Autour de vous, autour de nous.
Mais nulle inutile parole
Ne troublera le soir jaloux.

L'huile dégorge dans la lampe
Lorsque, près de l'abat-jour,
Vous lisez, le poing à la tempe,
Un roman où l'on meurt d'amour.

Parfois une phalène froisse
de verre de la lampe d'or;
Puis son bardonnement d'angoisse
Décroît comme un bruit qui s'endort.

Le bruit hésitant du pendule,
Le bruit lourd du balancier lent
Remplit le terne répouseule
De son seul tic-tac indolent.

Je ne vois que votre visage

Penché sur le livre; et je vois
De la lumière sur la page,
De la lumière sur vos doigts.

Et je comprends que vos yeux chers,
Dans l'isolement où je sombre,
Font seuls la douceur des soirs clairs
Et l'intimité des soirs d'ombre.

X
Le soir clair convie au repos.

Mais, bien souvent, ma pensée erre,
Sous l'abat-jour de mes cils clos,
Dans la pâleur répusculaire.

Alors vous venez vous asseoir
Près de celui qui vous encombre,
Car je devine, sans les voir,
Vos yeux noirs illuminés d'ombre.

Il fait tiède; et je souffle un peu
De vous avoir toute. J'écoute
Grandir ce bruit dans le soir bleu;
J'écoute ce bruit sur la route.

Presque oublieux du temps passé
Où sa souffrance était divine,
Mon cœur bat, ni lent ni pressé,
Rouge horloge de ma poitrine.

J'écoute. Il me semble, parfois,

tout autour de ma somnolence,
Entendre des rumeurs de voix
Ou de sanglots, dans le silence.

J'écoute; et je n'entends plus rien
Que mon oreille qui bourdonne
Ou qu'un murmure aérien...
Une heure passe; une heure sonne.

Puis vous venez sur mes genoux,
Enfant, pour me forcer d'écrire.
Mais je ne vois plus rien que nous,
Que vous et que votre sourire.

Je respire votre parfum
Dans tous les parfums de l'espace.
"Vous" et "moi" nous ne sommes "qu'un".
Une heure sonne; une heure passe...

Et comme je vous vois souffrir
De ma tristesse continue,
Souriant, mais triste, - à mourir -
D'une inquiétude inconnue,

22
ne trouvent rien
~~Il n'y a rien~~ de mieux en moi,

Femme au pur profil de Madone,

Pour réconforter votre émoi,

C'est tout mon cœur que je vous donne.

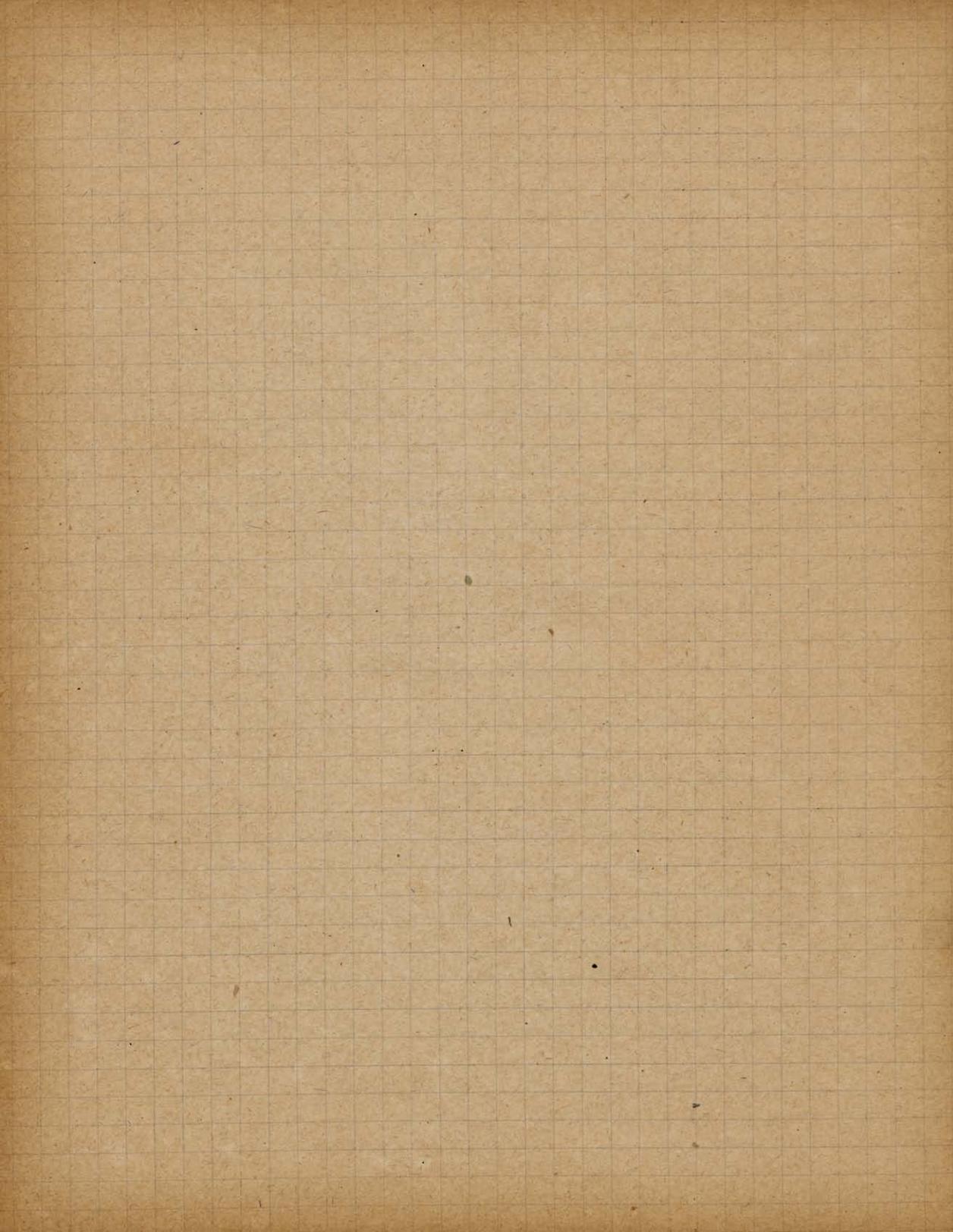
La tristesse du solitaire
Dont le cœur pleure à chaque pas,
S'aggrave du poignant mystère
D'être heureux en ne l'étant pas.

Dans cette âme qui ne consume
Que des souvenirs indistincts,
Chauds encore, et ^{repre}brûlants, fume
La cendre des désirs éteints.

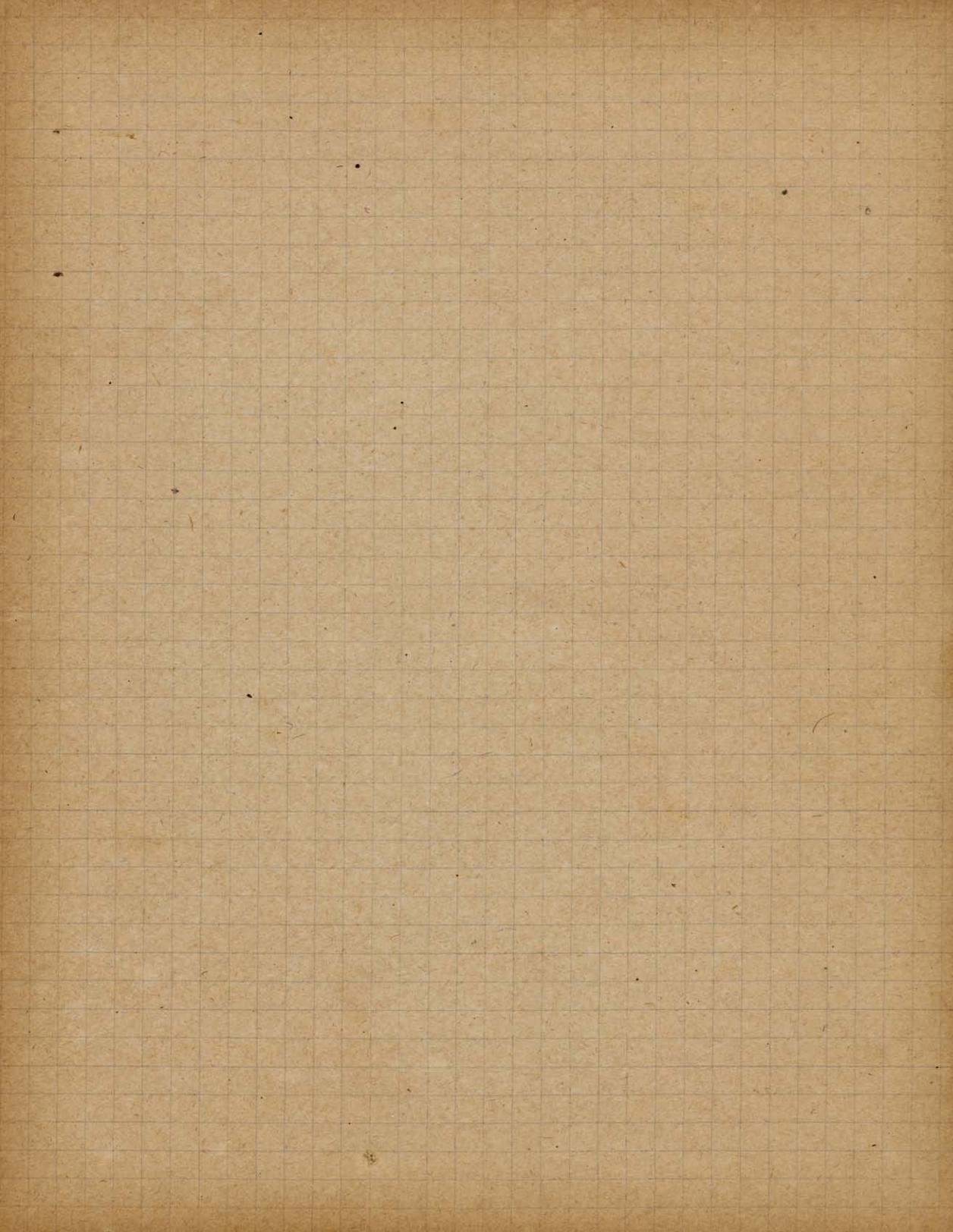
Je suis ainsi. Vous ayant toute,
Vous qui tissez tout mon bonheur,
J'ai cependant des jours de doute
Où je sonde mon pauvre cœur.

Rien de notre amour ne subsiste,
Car je sens mon cœur si meurtri,
Les jours là, que je suis plus triste
De ma souffrance sans un cri.

Je songe... Et tandis que s'égotte,



24
Dans la lampe, en un bruit vivant,
d'huile, dans l'ombre qui m'écoute,
Je perds mon bonheur, en rêvant.

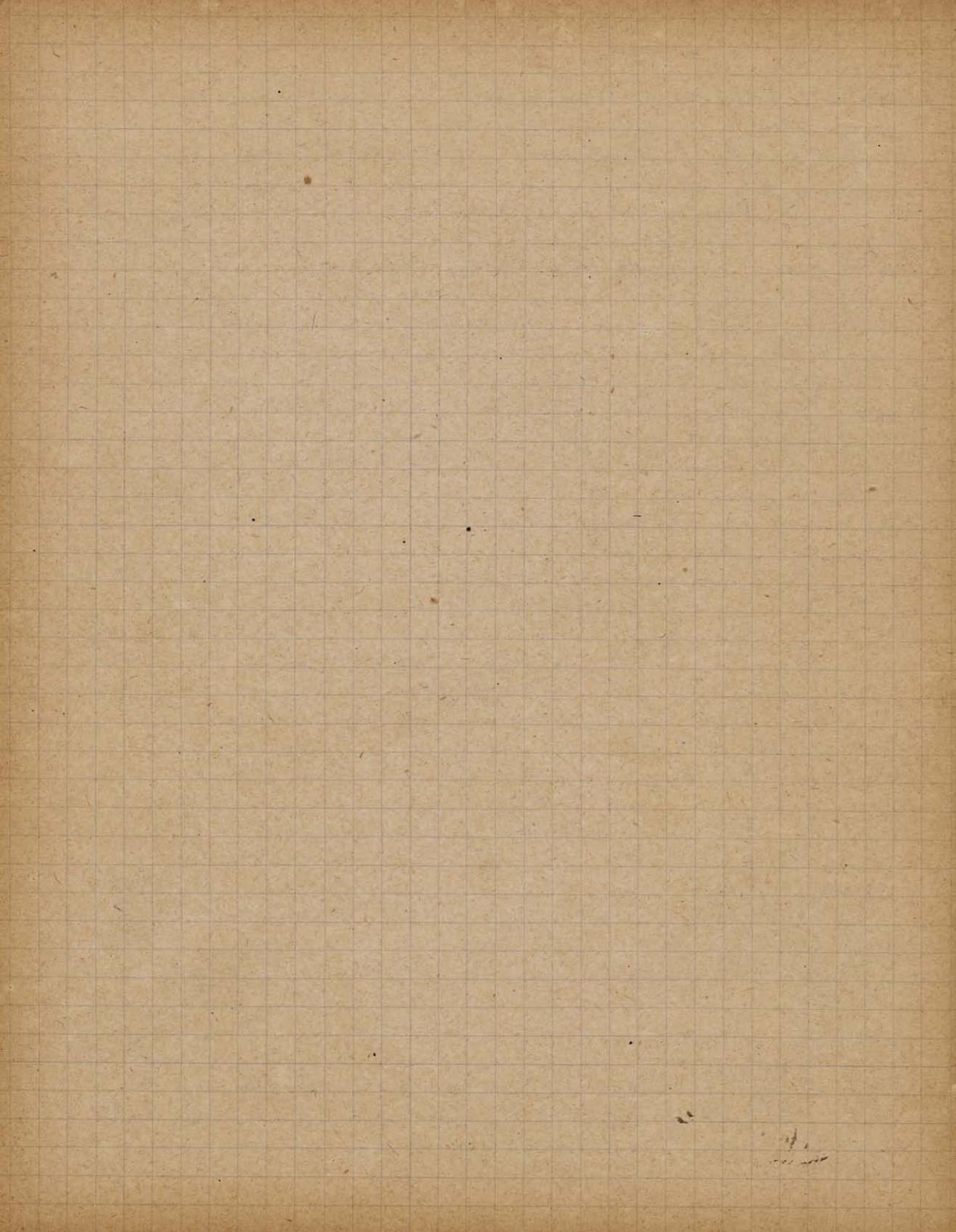


Vous m'avez dit: " Fermez les yeux,
Méchamment, parce que l'on vous aime!"
J'ai fermé mes yeux anxieux;
Mais je vous voyais bien, quand même.

Vous m'avez dit, tendre et farouche:
" Pour qu'elles ne disent plus: non,
Fermez donc ces lèvres!..." Ma bouche
Chuchotait toujours votre nom.

Sous la caresse de vos doigts
Vous m'avez bouché chaque oreille;
En vain. Car j'entends votre voix
Bourdonner ainsi qu'une abeille.

Et si vous me disiez, cotière:
"Oubliez toutes nos amours;
Partez!..." hélas! dans ma misère,
Je vous verrais toujours, toujours...



Septembre

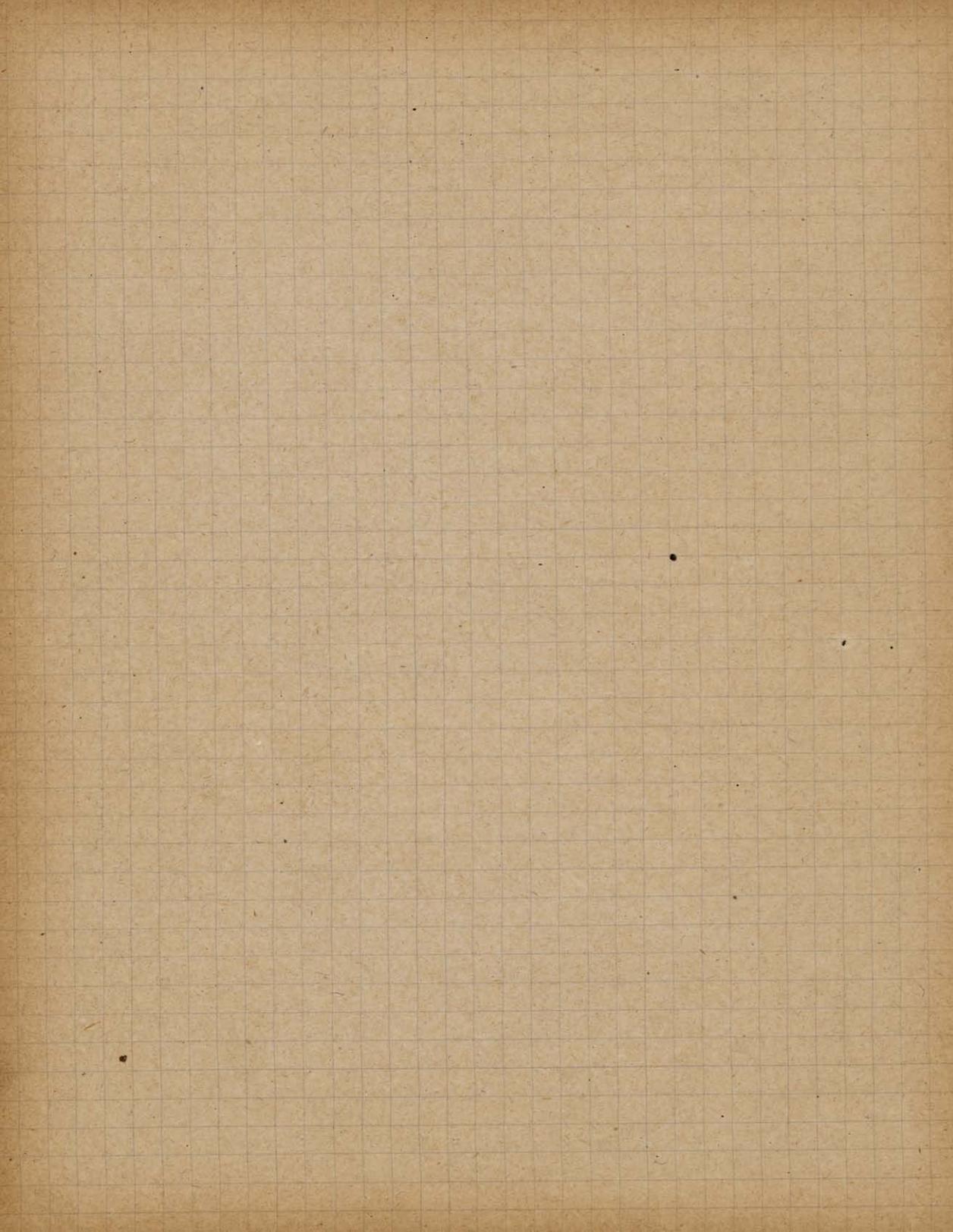
26

Le vent pleure et je songe un peu
Sous la lampe aux flammes tiédies
Dont le ronronnement de feu
Vous module des mélodies.

Il a plu. durant tout le jour
Et la pluie, humble et continue,
Fait toujours son bruit lent et sourd
Dans l'invisible nuit venue,

Je vous ai, là, tout près de moi.
Mais, sans vous dire une parole,
Les yeux clos, heureux comme un roi,
Dans mes souvenirs je m'isole.

Puis je ^{ent}rouvre mes yeux fermés
Et les promène dans la chambre
Où sont mes livres embaumés
Des roses blanches de septembre.
Et, ~~confiné~~ ^{confiné} dans mon amour,



29
Sans la pénombre qui brume,
Je contemple votre front lourd
Qui' un léger sommeil. s'adeline.

La lampe calme allume l'ombre.
Sa clarté rôde tout autour
Des vieux livres qu'elle dénombre,
Comme ^{de sa flamme} ~~une âme~~ en peine d'amour.

Vos yeux, noyés de lassitude,
Clignotent. Mais je fais semblant
D'être absorbé par une étude
Et de noircir du papier blanc.

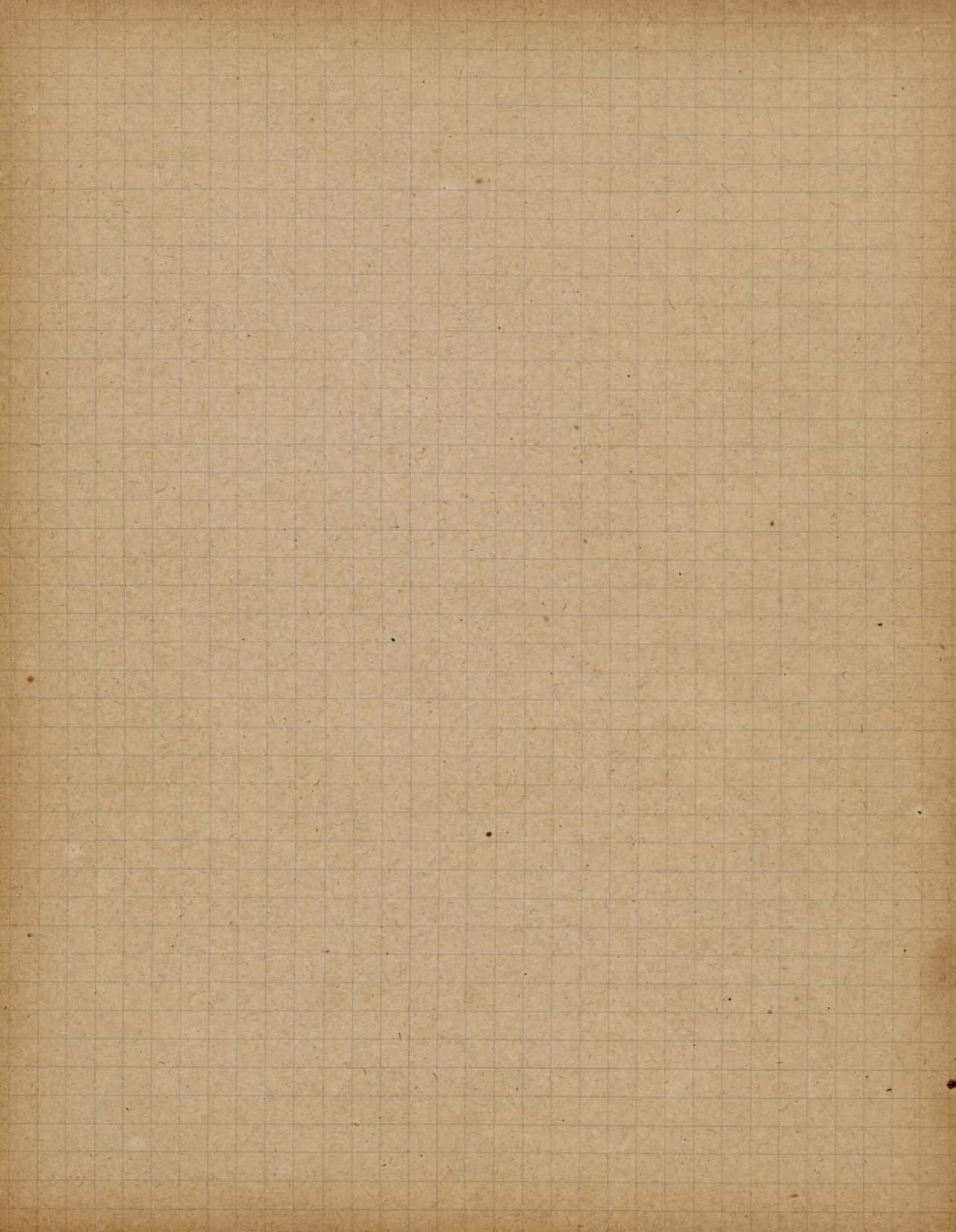
En me voyant feindre d'écrire,
Vous avez, de vos doigts rosés,
Voulu m'envoyer un sourire
Qu'accompagnaient de longs baisers.

Mais vous n'avez pas pu les faire,
Ces gestes voulus vainement.

Endormez-vous; la nuit légère
Vous berce toute en ce moment.

Votre front oscille et tournoie;

29
Déjà votre souffle est pareil,
Endormez-vous : j'aurai la joie
de veiller sur votre sommeil.

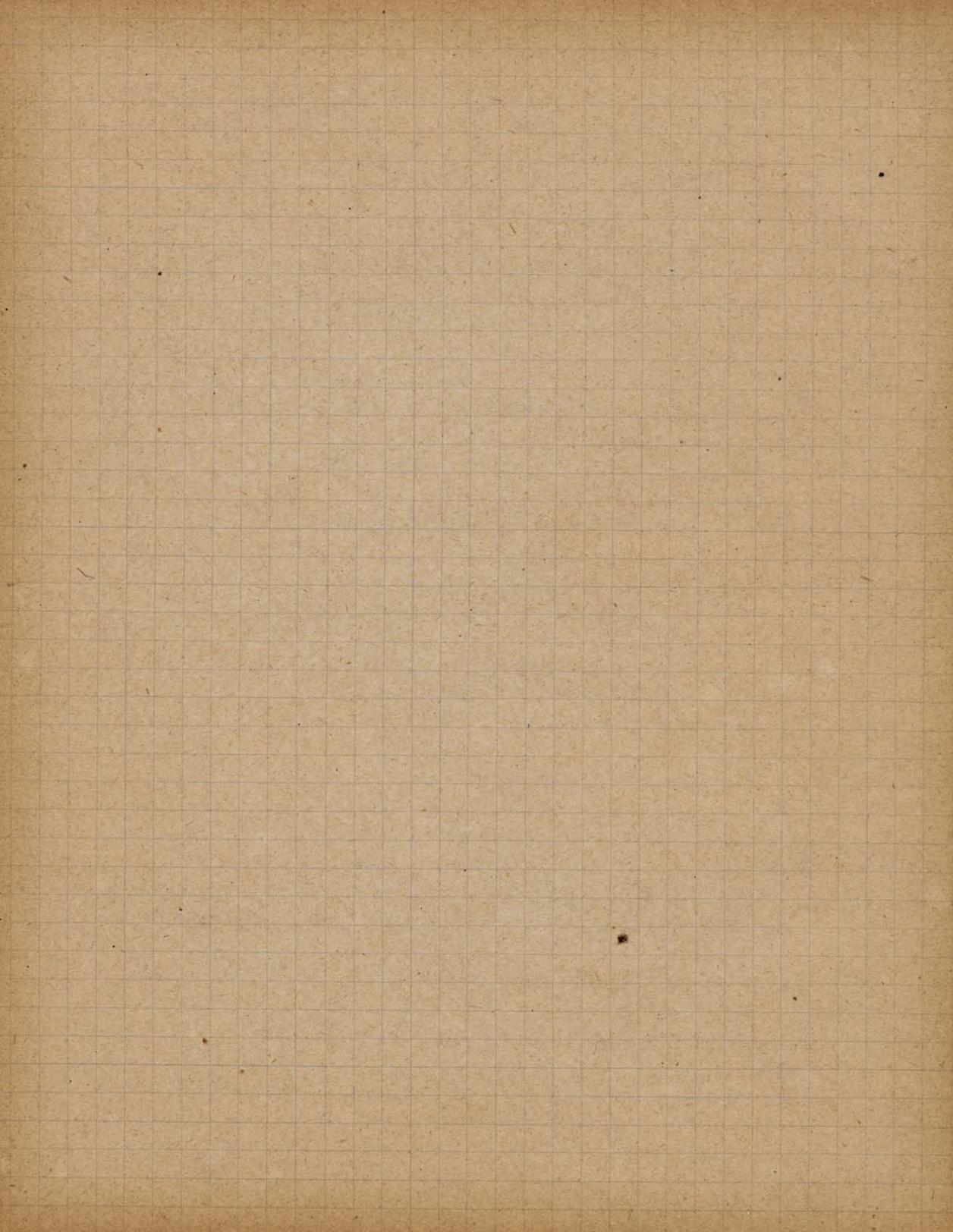


Un jour, ^{je n'ose le} ~~que je n'ose~~ prévoir,
 Vous partirez, comme les autres.
 Je cacherai mon désespoir
 Dans ces mains qui tiennent les vôtres.

J'aurai froid ~~tout~~ ^{même auprès du} ~~près~~ ~~de~~ mon feu;
 Un vent noir pleurera, sans doute,
^{mais} ~~et~~, sans vous retourner, un peu,
 Vous vous ^{enfurez} ~~en~~ irez, sur la route.

Je resterai dans mon oubli
^{malgré tout, anéanti.}
 Qui veut toujours croire à l'aurore,
 Comme un agonisant pâli
 Croit son heure éloignée encore.

^{Plus} ~~Mais~~, bientôt, sur mon cœur dormant,
 Plus grave et doux que d'habitude,
^{Pèsera} ~~Planera~~, triste infiniment,
 La ^{grandeur} ~~Sommeil~~ de la solitude.



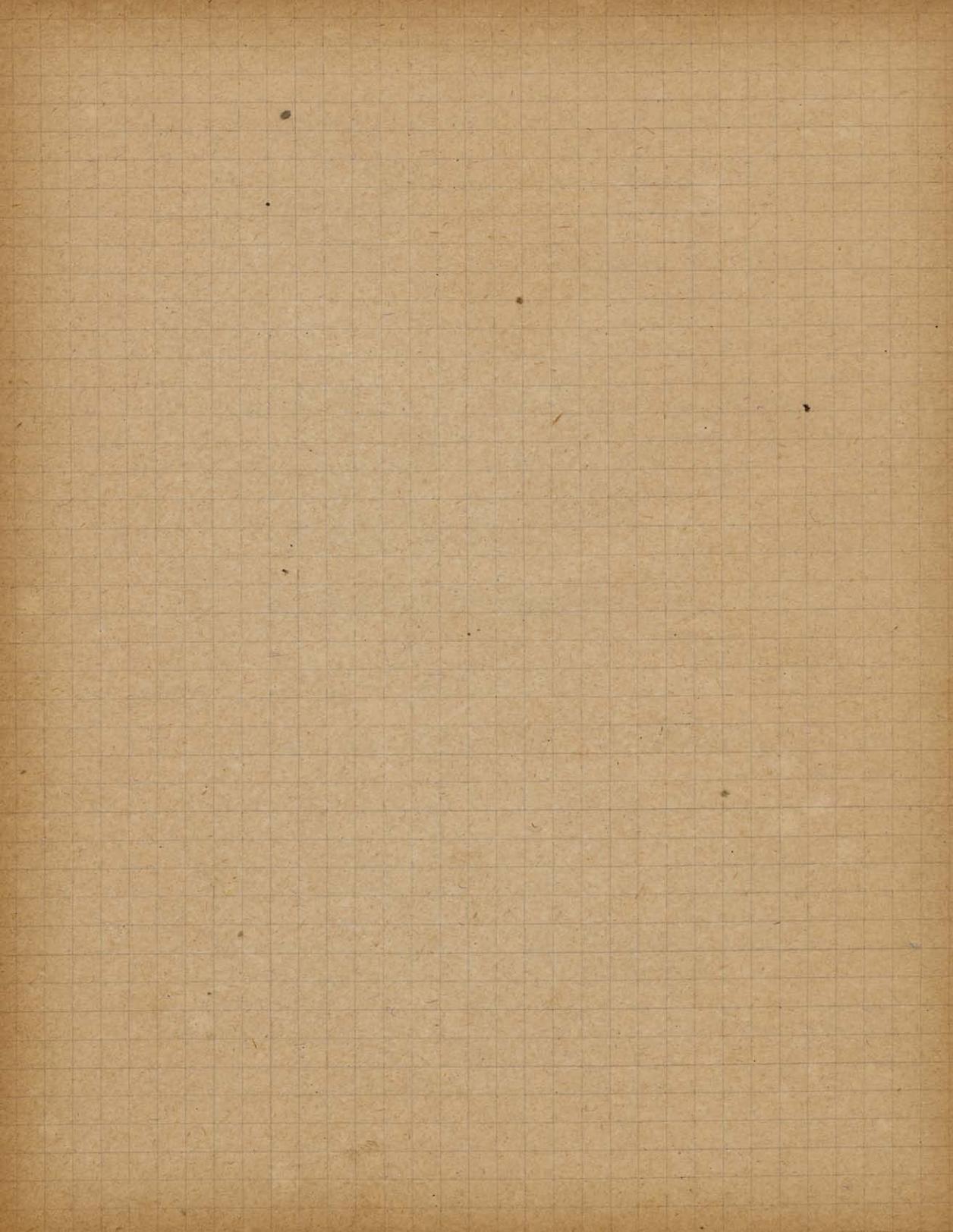
LE REFLET

I

bontés, elles allaient vers les sources prochaines,
 et le vent était pur qui soufflait sur les chênes.
 Elles disaient des mots dans l'ombre. Pannyetis
 effeuillait des glaiéuls sur les seins de Bacchis;
 Clymène avait de longs soupirs confus; Myrthine
 levait le tintant appel d'une clarine,
 et Rhodis, l'amoureuse, et la belle Panthô
 s'attardaient pour parler au tournant du côteau,
 Puis venait, dans le soir obscur comme un mensonge,
 derrière elles, Chloris aux yeux couleur de songe.

II

Or la brise soufflait lentement, mollement
 sur la ville assoupie et le ruisseau dormant;
 Or les derniers parfums du jour, en un murmure
 assoupi, bruissaient sous l'épaisse ramure;
 Or les ramiers aux cors gonflés comme un discours



33
Ne troublaient plus l'air frais de reconnements courts.

Et, seuls, montaient, parfois, en notes inégales,
des cris stridents et secs de tardives cigales,

Car les portes déjà fermaient leurs bâillements
Sur ceux qu'ensommeillaient des songes déprimants.



III

Eandis qu'au loin, et sur les bois, et sur la plaine,
Et sur la ville - au loin - déferlait la nuit pleine,

Au bruit clair qui cascade et jase dans les eaux,
Les vierges chuchotaient en ~~passant~~ ^{flourissant les} des roseaux.

Bacchis disait: "Beuxis que la jeunesse dore
M'aime tant, que je veux l'aimer comme on adore."

Et toutes, - Pannychie, Panthô -, rouges d'émoi,
Criaient: "Ce n'est pas bien, Bacchis! - Et nous! - Et moi!"

Et Clymène qui, pour un rien, pleure ou péroré,
Invectivait Bacchis, rose comme l'aurore.

IV

34
Mais tout à coup, ainsi qu'une torche s'éteint,
S'éteignirent leurs cris dans le soir indistinct.

Puis, toutes, en chantant dans l'ombre calme, l'une
Après l'autre, au ciel gris invoquèrent la lune.

Puis, toutes, l'une après l'autre, firent semblant
De tremper sa main blanche et rose ou son bras blanc

Avec le geste vif qui lave et qui lessive,
Car, tout près d'elles, lente, à la fois, et persive,

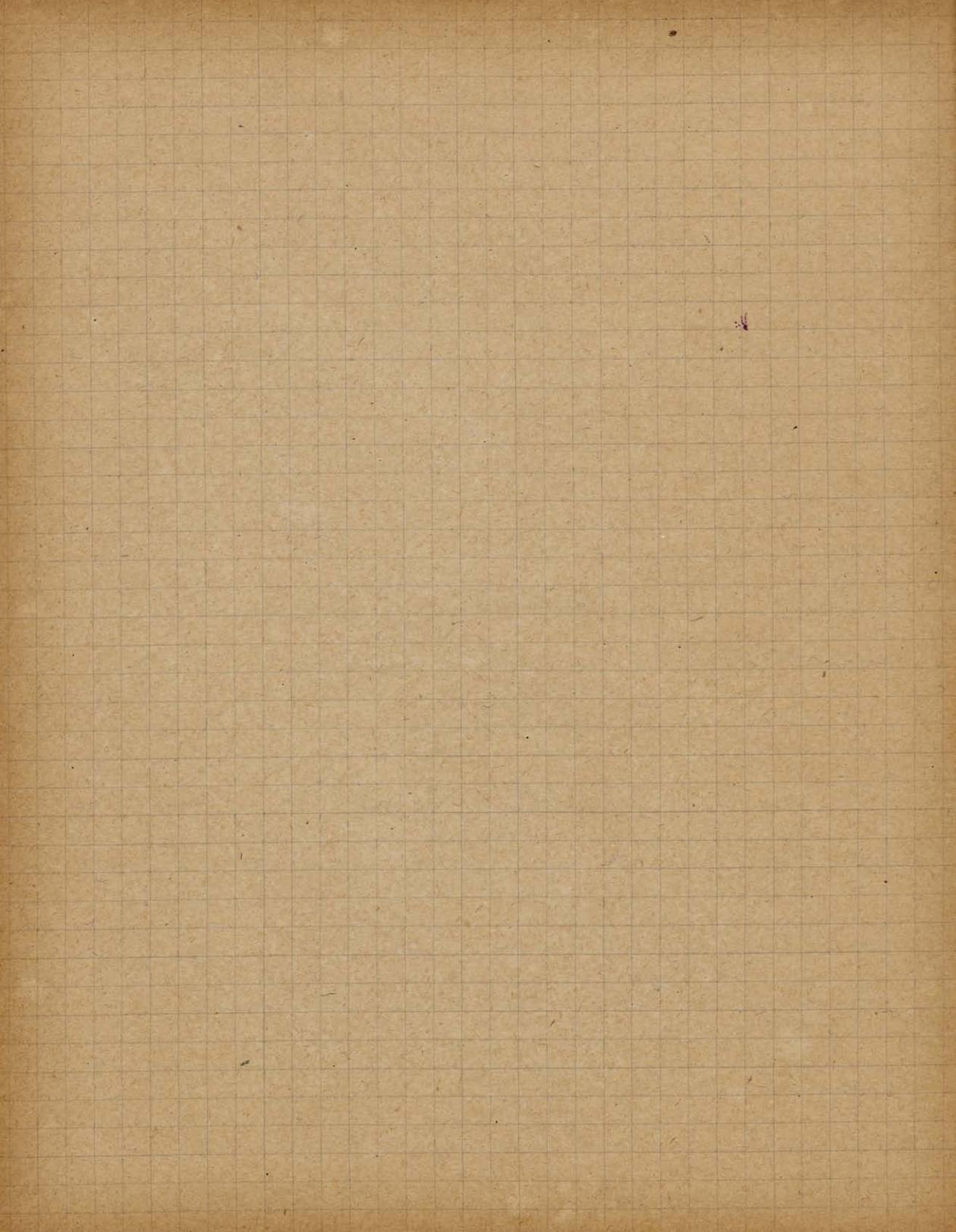
Apportant de la nuit au creux de son manteau,
Apparaissait Chloris au détour du côté.

IV

Elle marchait avec des roses, et ces roses
Noyaient son front songeur, noyaient ses yeux moroses.

Et sa venue était si calme et triste et si
grave, que les vieillards, sous un ciel obscurci

Auraient cru, dans ses fleurs pareilles aux chairs nues,
Voir des femmes soudain fleurs pourpres devenues.



Et maintenant, silencieuse, elle était là,
 Debout. Elles se demandaient: "Qu'est-ce qu'elle a,
 Qu'est-ce qu'elle a, notre Chloris au cœur si tendre?..."
 Elle, toujours debout, ne semblait rien entendre.

VI

Elle resta, longtemps, très longtemps, à songer,
 Puis leur dit: "Vous voulez connaître ce que j'ai?"

Et Rhodis dont la joue, après les promenades,
 Se teint de la rougeur fondante des grenades,
 Et Plymène qui pour un rien s'évanouit,
 Firent: "Dis le nous vite!..." Et Pannyehis dit: "Oui..."

Et Panthô, la beauté dans sa fleur, et Myrrhine
 Se turent; et Bacchis dilata sa narine,

Et toutes, le menton appuyé sur le poing,
 Boutes fixaient Chloris qui ne les voyait point

VII

Elle leur dit: "Mes sœurs, inclinez vos visages
 Sur cette eau, miroir clair plein de noirs paysages."

Plus, lointaine: "Banthô, dont j'adore la voix,
Que vois-tu?" Mais Bacchis répondit: "Je me vois..."

tandis que Banthô, pâle et rouge de colère,
 Pour cet affront l'insurait dans la nuit claire.

Mais toutes cependant répondaient, tour à tour.

Et, comme les échos, les pâquis d'alentour

Où ruminent les bœufs aux sourds meuglements rêches,
Contaient, tour à tour, dans l'air gris, ces voix fraîches.

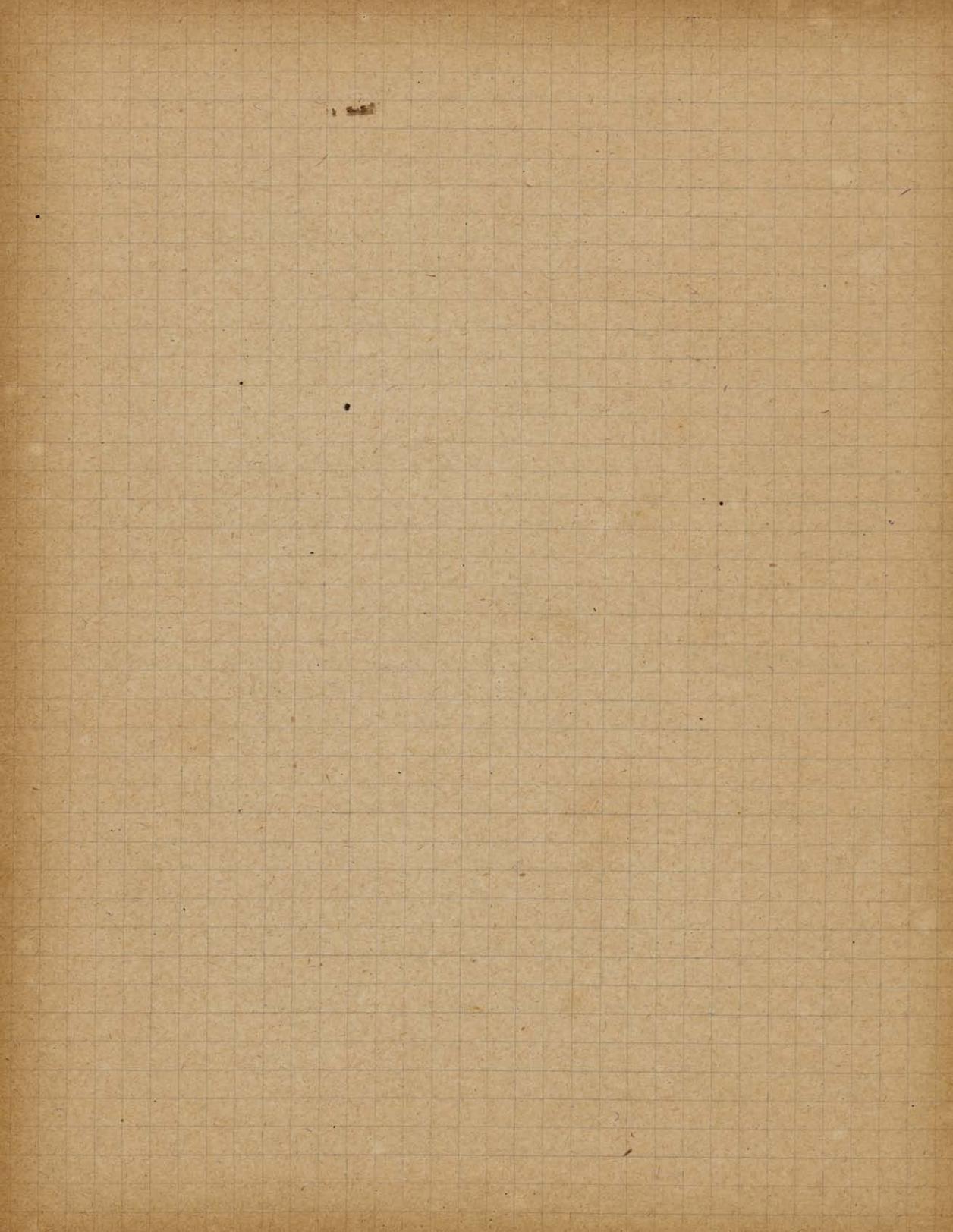
VIII

"Et maintenant, reprit Chloris, qu'un léger vent
Passe, vous voyez-vous ainsi qu'auparavant?"

- Non. Nous ne sommes plus qu'une image confuse
Et nombreuse... - qui va... - vient... - s'offre... - se refuse...

- Et maintenant, éloignez-vous. Mais, toi, Banthô,
Regarde. Que vois-tu paraître sur cette eau?"

- Rien, Chloris. Mais j'ai peur toutefois de comprendre..."
Alors, en un de ces soupis qu'on ne peut rendre

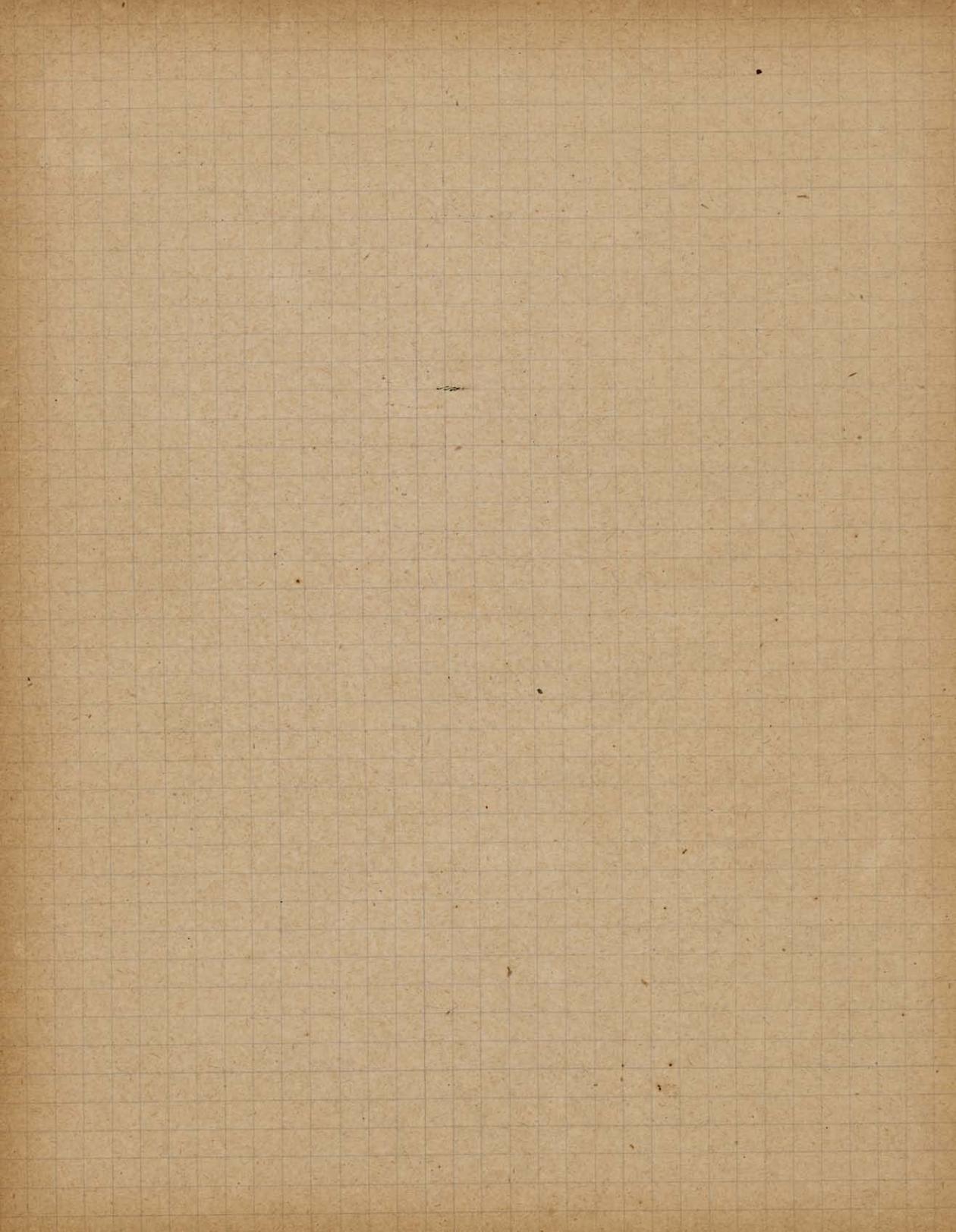


tant le moindre d'entre eux de tout un cœur est lourd,
Elle leur dit: " Mes sœurs, ^{comprendre - voir} ~~comprendre - voir~~ sans l'amour? "

LES SYLVES

Comme un vase d'albâtre où l'on cache un flambeau,
Mettez l'idée au fond de la forme sculptée,
Et d'une lampe ardente éclairez le tombeau.

Théoph. Gautier.



L' Amphore

pour A. Lambinet

I

Il fait chaud. Le potier auprès de son amphore,
Appuie à son métier tout à l'heure sonore
~~se repose. Il appuie à son métier sonore.~~

Un front d'où la chaleur, en brouillards, s'évapore.

Il songe, le menton accoudé. La sueur
Mouille son front terneux d'une ~~rose~~ ^{claire} fraîcheur.
~~Mais~~ ^{Et} son rêve grandit de tout le jour qui meurt.

La poitrine, sans bruit, se dilate et s'évase.

Il songe, les yeux clos, à cette nuit d'extase
Où se parachevait la forme de son vase.

Il revit les détails de son œuvre. Parfois,
D'une main où l'argile molle glue aux doigts,
Il moule des blancheurs de nymphes sous les bois.

Alors, comme aspiré dans un sillage d'aile,
Il parfait en idée une amphore inépuisable
Rêvant, par son fini, de la rendre immortelle.

lentement, sous l'espoir de son cœur abusé,
Il la voit s'arrondir, comme pour un baiser.

Essuyant d'un revers de main son front qui sue,
Il médite longtemps, rebondie et pansue,
La glaise que son poise énergique bossue.

Il trouve par instants que ses contours sont beaux.
Enfin, la méprisant pour ses rêves nouveaux,
Il la prend, il la jette et la brise en morceaux.

Et le soleil, qu'un mur crépi de chaux reflète,
Relaire en se couchant, aux pieds de ce poète,
La pensée en débris qu'il trouvait incomplète...

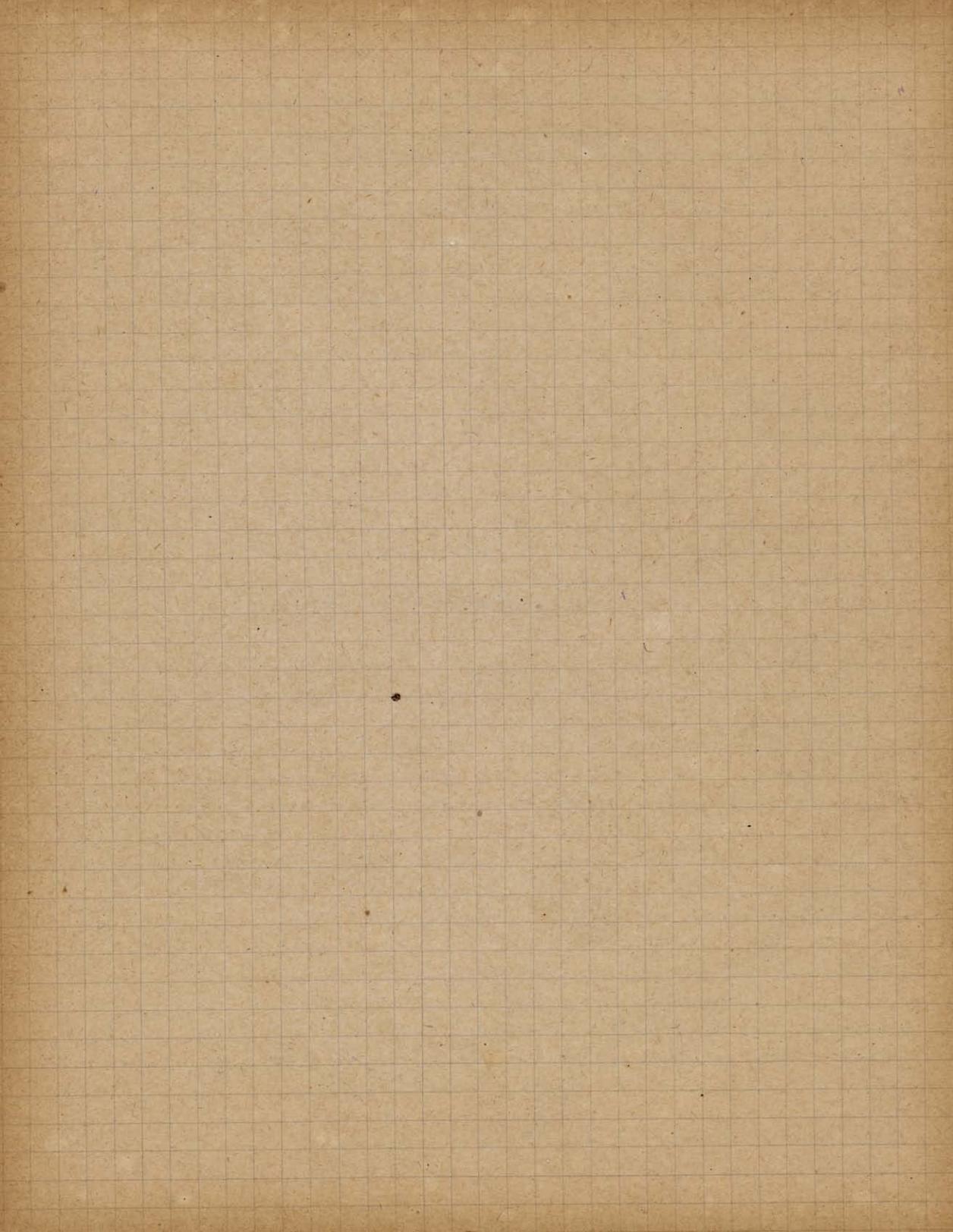
II

Mon cœur trouble ressemble à ton cœur, ô potier,
Car j'ébauche souvent, au tour de mon métier,
Droite, immatérielle, une suprême amphore.

Je l'affine, les yeux clignés, la métaphore,
Belle l'argile souple au doigt qui l'amollit,
Contourne des lueurs ou dessine un repli.

On y voit s'élargir en de molles cadences
D'ondulation lente et légère des danses

Qui font sonner des pieds charnus sur le gazou.

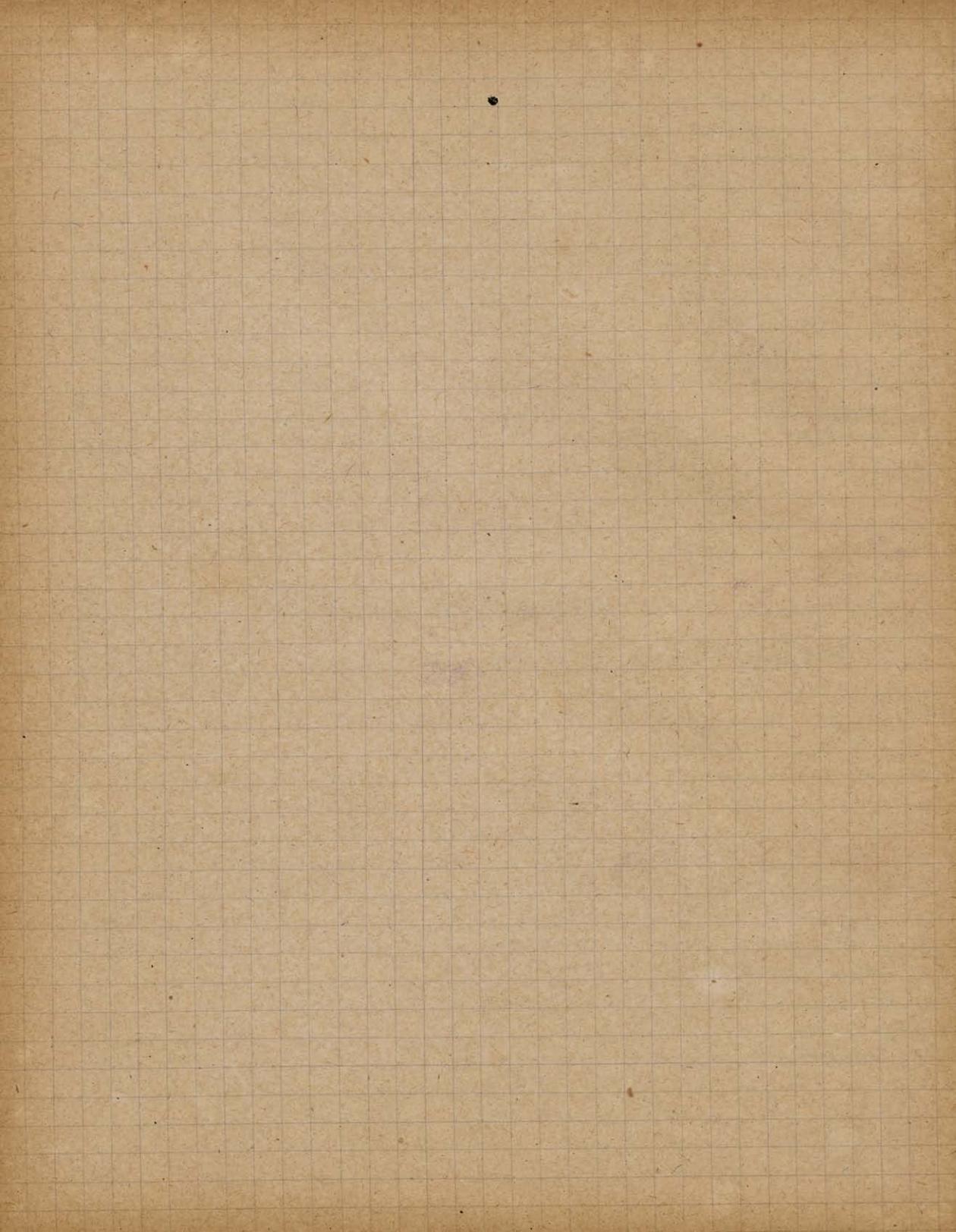


Ainsi la strophe d'or qui anime la raison,
 Harmonieusement s'enroule et se déroule,
 Claire comme de l'eau, belle comme une fontaine.
 Mais quand le doute sombre ouvre ses bras d'airain
 A mon rêve, et l'attire en pleurant, et l'étreint,
 Le découragement enlise ma pensée.

Je ralentis l'essor de la strophe dansée
 En modérant mes doigts légers sur le roseau.
 Je songe... Mais, bientôt, les murmures d'une eau,
 Les craquements furtifs de la coque des fâines,
 L'alternance des flûtes doubles et lointaines,
 Les rires d'un berger, des cris, font que j'entends
 Sourdre en mon cœur toute la sève du printemps.

Je caresse à nouveau des blancheurs entrevues;
 Je palpe des seins mûrs et ronds, des cuisses nues;
 Mes faunes apeurés remplissent les échos
 Du martèlement sec de quadruples sabots
 Et la forêt bruyante, à leur fuite inégale
 S'émeut quand un caillou qu'ils bousculent dévale.
 J'exulte... De son pas à la fois lent et prompt,
 La gloire, malgré moi, vient me laurer le front

Et mon rêve, fondé sur des rêves, s'exhausse
 De toute la rumeur de gloire vraie ou fausse
 Qui gronde au fond de moi comme au fond d'un torrent.
 J'ai le regard limpide et fier d'un conquérant,
 Déjà d'un ponce fort je pétris mon argile.
 Déjà, dans sa douceur, lumineuse et fragile,
 Reine de grâce émue et reine de beauté,
 Une vierge aux seins lourds et chauds de volupté,
 Toute rouge apparaît, et m'envoie un sourire.
 Déjà les chèvres-fieds aux dents couleur de cire,
 Pillards peureux qu'un bruit de pas pressés poursuit,
 Aux brusques soubresauts de leurs croupes ont fui.
 Déjà, sur mes doigts rox que raidissent les crampes,
 A l'heure claire a succédé l'heure des lampes,
 D'heure où tous les cerveaux résonnent sous le sang
 Qui bande leurs efforts ainsi qu'un arc puissant.
 La chanson que je moule en ma pensée est prête
 A gicler, comme l'eau d'un bassin. Je halète;
 Je tressaille; je suis en ébullition.
 Mais mon rêve, soudain, se couvre d'un bâillon
 Qui laisse divaguer le travail de mon ponce



Et le rêve s'effeuille et meurt dans l'ombre rousse,
 Car ceux dont la pensée enfante une œuvre ailleurs
 se fatiguent sans fin, leurs yeux intérieurs
 ne contemplant qu'en eux souvent l'œuvre rêvée.

Et je me sens comme eux une âme inachevée...

X III

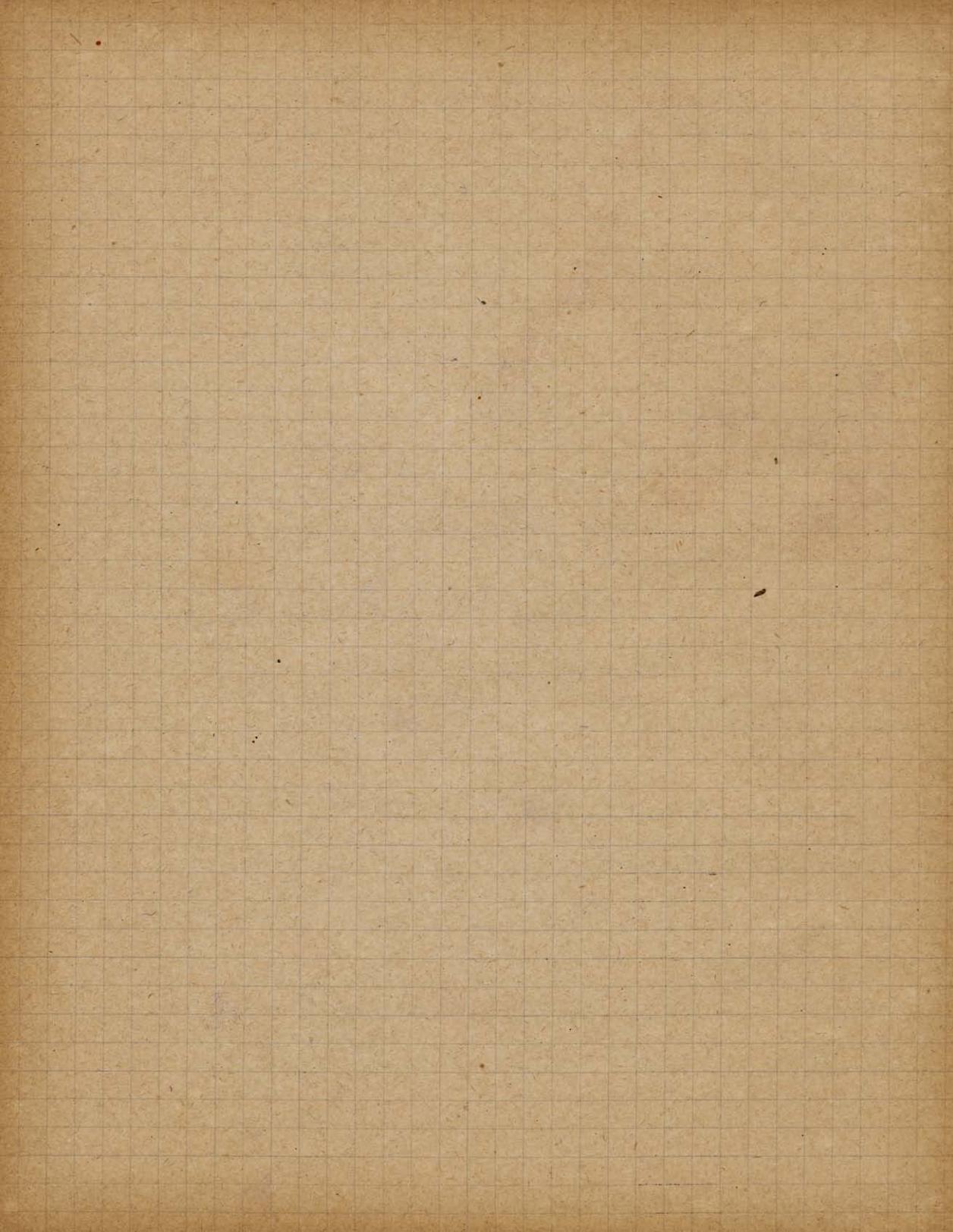
L'aurore a disparu du ciel clair. Au matin
 a succédé le soir, et voici le vigile
 qui, dans l'éloignement, passe et rôde, indistinct.

Ta sueur réclamait, depuis hier, le strigile
 que, toujours, entêté, ton poise résistant
 pétrit un svelte vase et modèle l'argile.

Le pas lourd d'un passant se rapproche. On entend
 sonner sur le pavé le poids de ses sandales
 épaisses, et ton dos, comme un grand arc, se tend,

d'argile molle roule et macule les dalles.
 des torches ne sont pas aux torchères d'airain
 qui de leurs feux fumeux tâchent les ombres sales:

Mais ton beau rêve voit ce que ta main étroit,

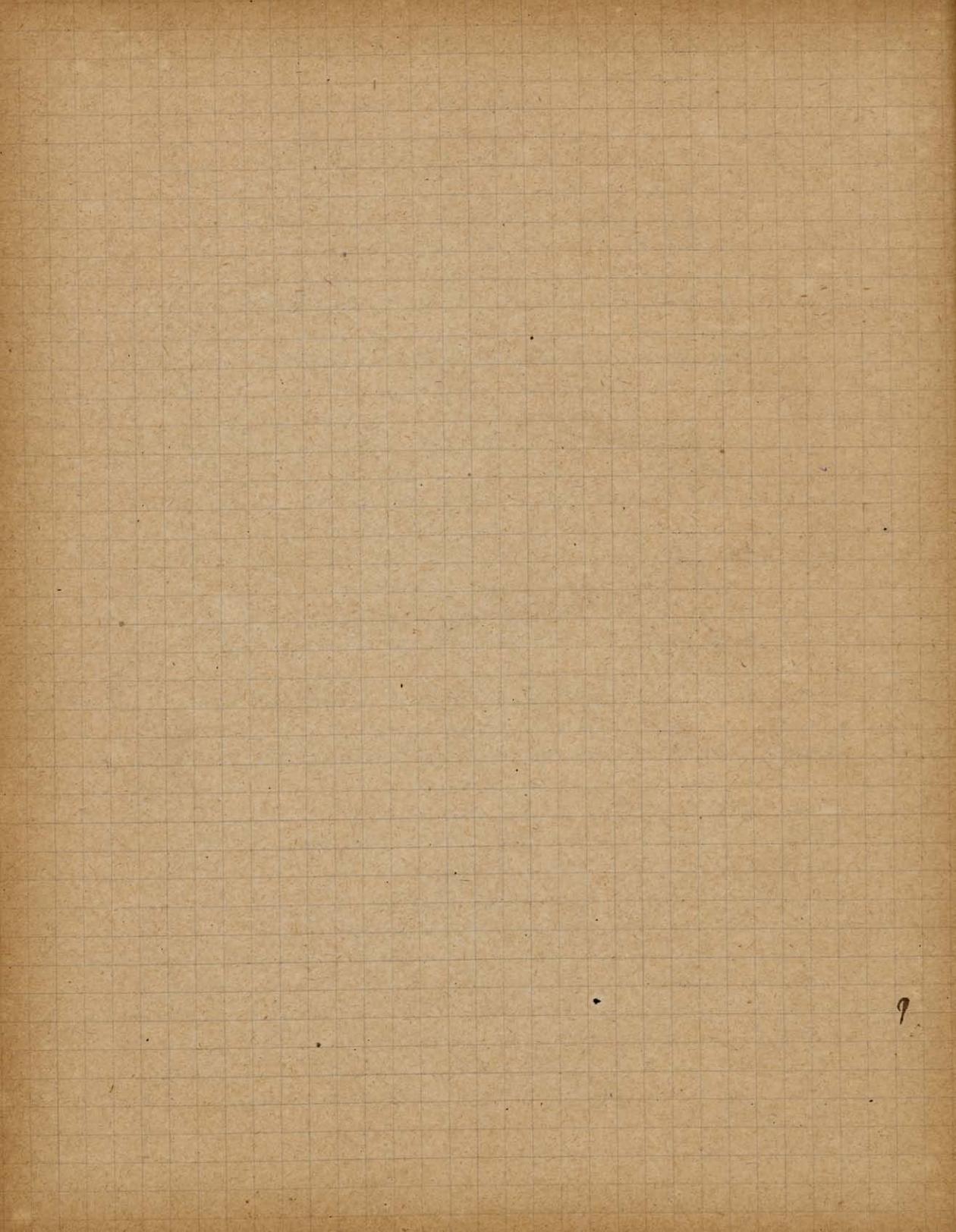


44
Vois: ton vase s'affine et ton rêve s'évase;
Ton âme épanouie habite les contours
D'où Mercure s'enfuit oubliant son pétase.

Vois s'animer le vol des heures et des jours
Et rire, sous l'aubnaie où se terrent les faunes,
Les demi-dieux velus dans leurs nudes amours;

Vois l'appétit grossier qui montre leurs dents jaunes;
Vois ton rêve secret réalisé. Mais, vois,
Plus loin que ces dieux noirs et plus haut que les aulnes;

Plus haut que la rumeur éparse de leurs voix,
Plus haut que l'air léger qui respire et s'élève
Au-dessus de la Ville apaisée et des bois,
L'humaine anxiété qui marche vers son Rêve!



Pour J. L. Denisse

Ami, tes yeux sont beaux qui brillent dans le soir,
Et tes cheveux sont noirs sur tes yeux, et tes lèvres
Sont rouges. Laisse, au loin, paître tes lentes chèvres,
Et viens sur ce vieux banc, qui craque au poids, t'asseoir.
L'ombre lourde, sans bruit, tournoie et tombe. Ecoute:
Un char gros et grinçant cahote sur la route
Où murmurent les pins résineux, et, là-bas,
Écrasant soudain le soir que sa rougeur écorche,
Saignent les craquements de la première torche,
Et je crois les entendre, et je ne la vois pas.
Ecoute: aux bords des flaques d'eau, du fond des roches,
Dans l'herbe humide où sont les sillages des boches,
Près des mares, plus haut que le son des troupeaux,
Ecoute incessamment coasser les crapauds.
Leur voix rauque s'éveille, et se traîne, et s'empâte,
Bientôt mélancolique et plaintive, et tantôt
^{Plaine} lente et grave, imitant la démarche ou la hâte
Des chevriers fourbus qui grimpent le coteau,
Qui grimpent le coteau goîtreux noyé de brume.
Une étoile clignote un peu, tremble, s'allume;

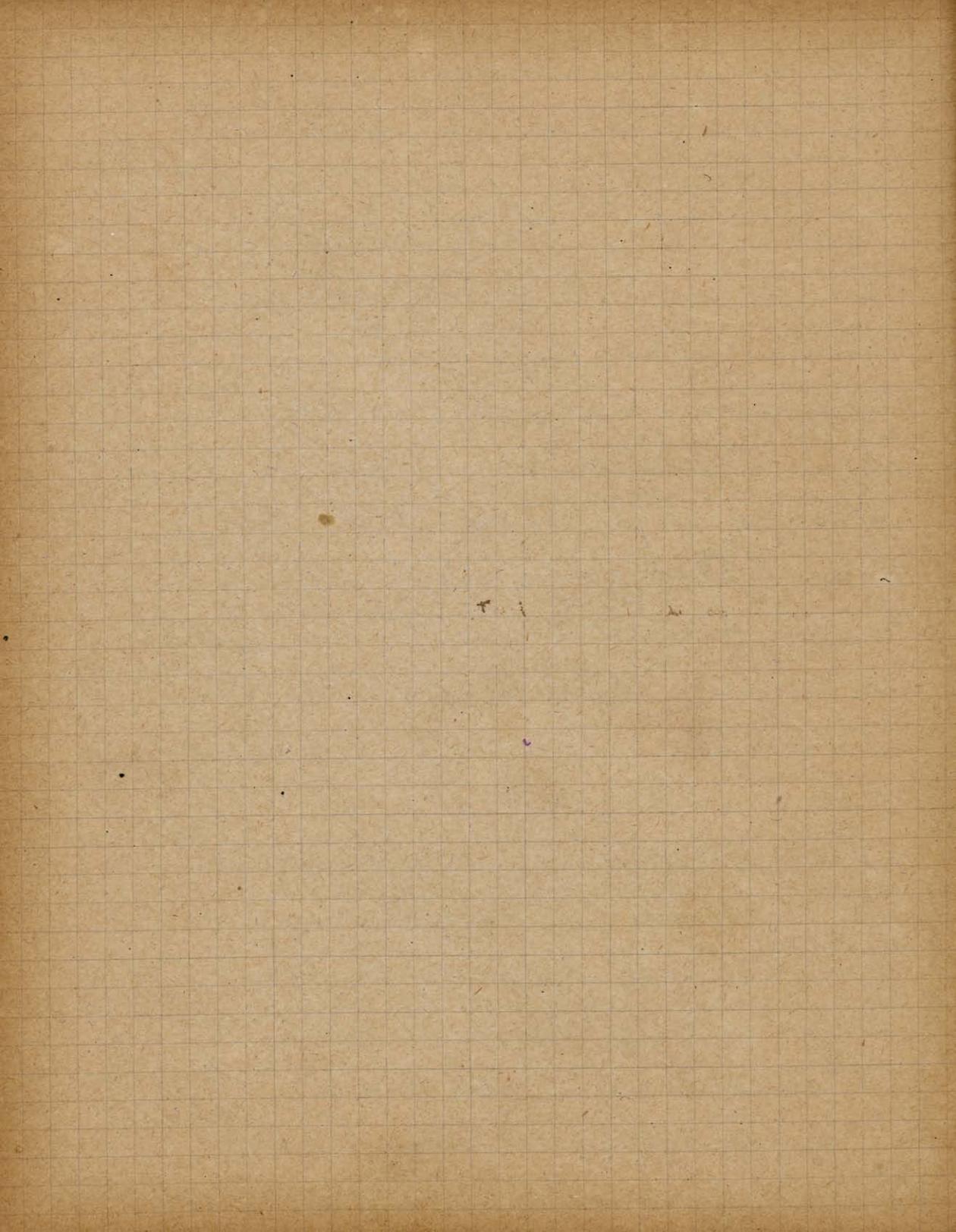
Une torche s'allume et tremble, les pipeaux
 Crembent dans le lointain sonore, et les crapauds
 Dont s'empâte toujours et flûte la voix rauque,
 De leurs coassements éraillent le soir glauque.
 Vois-tu, nous sommes seuls, ce soir, ô mon ami,
 Auprès de ma maison pensive où sont des roses,
 Les boeufs roux sont rentrés et les portes sont closes
 Et rien ne bouge plus dans le bourg endormi.
 La brise en bruissant fait jaser les fontaines
 Où l'eau chante; les pins chantonnent dans le vent,
 Sous la lune arrondie, et l'ombrage des chênes
 Est plus frais et plus triste aussi qu'auparavant.
 Dis, te rappelles-tu ces jours où ton enfance
 Ouvrait éperdûment ses grands yeux d'innocence,
 Où rêvait ta jeunesse à ses jeunes amours?
 Ces jours d'amour, te les rappelles-tu toujours?
 Te souvient-il toujours du bois noir où tes courses
 L'agrippaient en riant aux ronces des halliers?
 Et des rochers abrupts, des anthes, et des sources,
 Et des endroits secrets à tes yeux familiers?
 Alors, quand tu riais de ta joie, ô Porphyre,
 Ton visage n'était qu'un large éclat de rire

Car le bonheur de vivre habitait sous ton toit,

Depuis, toujours ton rire est resté jeune... - Moi,
Il m'a fallu souffrir depuis mon plus jeune âge
Comme n'ont pas souffert, je crois, beaucoup de vieux,
Et le même chagrin qui pleurait dans mes yeux
A ridé mon front triste et vieilli mon visage,
Je n'ai jamais trouvé, ~~de toutes méprisé,~~
Une vierge sans nom qui voulait mon baiser.

Connaissant la douceur de ma bonté secrète,
J'ai toujours ranimé mon désir qui s'entête
Et, comme la fraîcheur est mêlée à de l'eau,
Mon vieux cœur de jeune homme a cherché du nouveau.

Aussi, par un des soirs où l'automne en déroute
Frémit dans l'air plus frais et les bois pleins de bruits,
Mon pas de voyageur a peiné sur la route
Où pourrissaient les feuilles mortes et des fruits.
Le chemin s'allongeait sous ma ^{lente} marche sonore
Et lourde, et je rêvais d'une nuit sans aurore
Où ne sonnerait plus, sous mes pas épuisés,
Ainsi que des grelots un bruit de coeurs brisés.
J'ai gagné le lointain des routes ténébreuses
D'où l'on ne voit jamais personne revenir.



J'ignorais que mon rêve impossible à tenir,
 Mon rêve qui se plût aux tristesses nombreuses,
 Un soir où, fatigué d'avoir longtemps marché,
 Je resterais, le front dans mes deux mains caché,
 Ce beau rêve me conduirait dans la lumière
 D'une femme éblouissante de jeunesse, et si claire,
 Si joyeuse de sa joie au rire heureux,
 Que je rallumerais mon espoir à ses yeux
 Pour la suivre partout désormais, en esclave,
 De même qu'il suffit, mon ami ^{deux} triste et grave,
 Pour qu'un désir hardi nous prenne par la main,
~~Et, malgré nos desirs de fuite~~
~~Une main tatonnante, et, joyeux, nous conduise~~
 Vers la maison et le bonheur, dans la nuit grise,
 D'une torche appaume au détour du chemin.

. 49

Odi profanum vulgus

Pour Georges Chaumet

Plus d'un, pour égaler sa douceur à son or,
Aime à thésauriser son cœur comme un trésor,
Car en ce monde vil, n'est-ce pas, ô dieux dars?
La bonté ne sert plus, les amis se font rares
Et les cœurs sont pareils aux membres gangrenés.

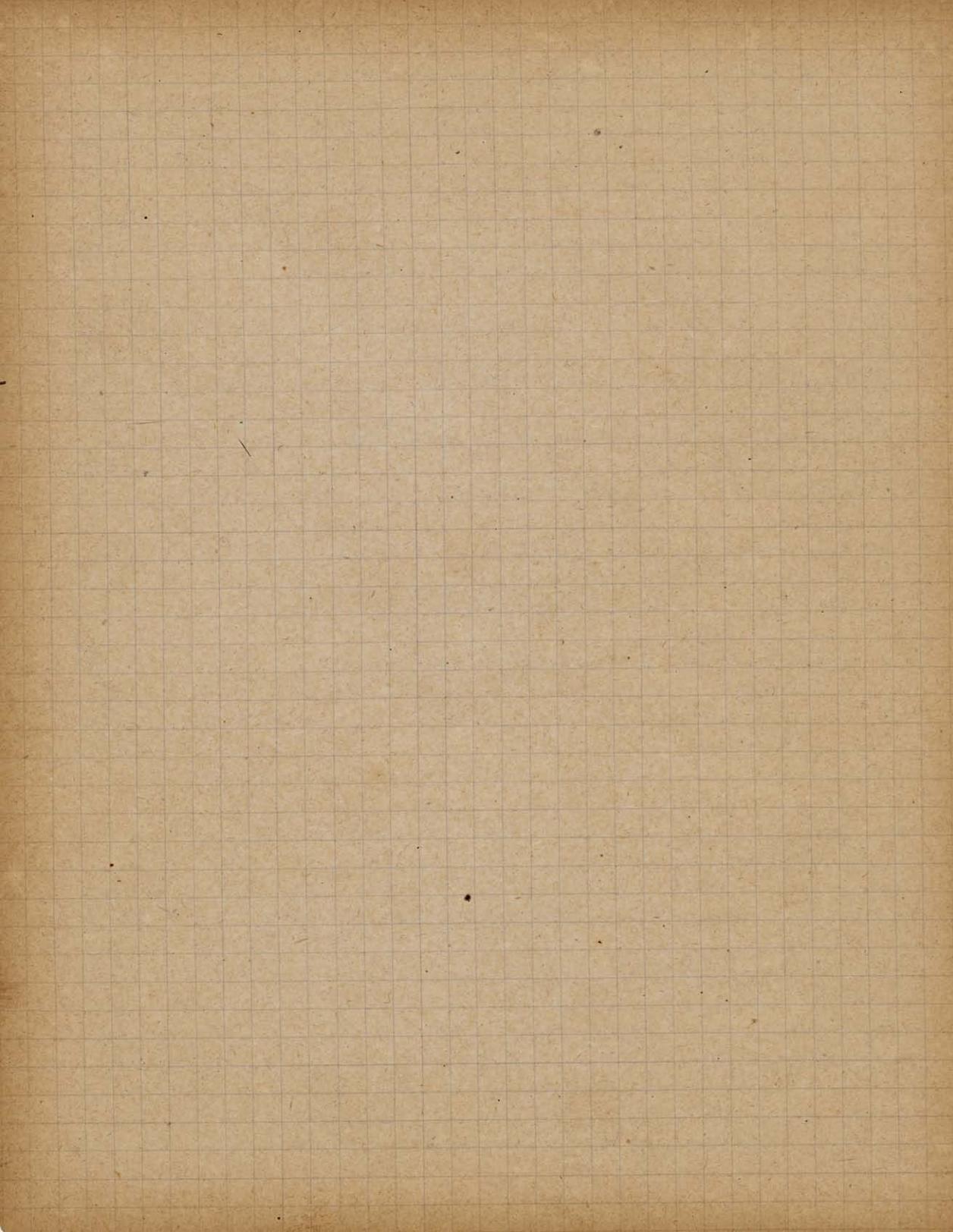
Jadis les champs féconds où nos aïeux sont nés
Entendaient la chanson des bouviers sous le hêtre,
De pas sourd des troupeaux têtus qu'on mène paître
Gravissait le coteau, tous les jours, lourd et lent,
Et le redescendait, tous les soirs, en beuglant.

D'ample sonorité des lyes et des flûtes
Pouvait les beuglements, les cris clairs, les disputes
Aigres; et les oiseaux pépiaient, des felons,
Près des ruches, faisaient un bruit de mouchevrons,
Et sur la ville, et sur le bourg, et sur les tombes
L'air pur était rayé du vol pur des colombes.
En automne, dans la maison sous les verrous,

Le feu sec pétillait sur les sarments plus rous
 Dans l'âtre rouge, et, tous: vieillard triste au front terne,
 Adolescent, jeune homme, en buvant le falerne
 Buvaient le doux oubli, la vigueur et le sang.

O vieillard d'autrefois, heureux adolescent
 Devenu, d'âge en âge, un vieillard; toi, jeune homme
 Qui, depuis bien des ans, rêves ton dernier somme;
 Vous tous qui, réunis sous la verdure des pins,
 Protégiez vos troupeaux dispersés des larcins;
 Vous que faisaient joyeux une châtaigne cuite,
 Du fromage écumeux, une figue, ou la fuite
 D'une chèvre que poursuivait son chevrier;
 Vous tous qui vous moquiez, plus que moi, du laurier
 Qui, parfois, peut donner tout son prix à la vie;
 Vous que j'ignore, ô mes aïeux, je vous envie!

Et pourtant ma maison est riche; mes greniers
 Sont remplis, et sont pleins de vin noir mes celliers.
 J'ai, là-bas, un grand bois hargneux où les mélèzes
 Sont plus nombreux et chus que mes outres obèses.
 J'ai des troupeaux; j'ai des clients; j'ai de l'argent.
 Je suis favorisé par le sort indulgent.



Et surtout, - pour cela vous êtes tous à plaindre -
J'aime voir le jour bleu décliner, puis s'éteindre,
Puis n'être plus qu'un pan d'ombre sur les humains,
Car je déroule alors les jaunes parchemins
Où me sont conservés les vers du doux Virgile...

Je mets toujours de l'huile à ma lampe d'argile,
Quand vient le soir; je mets du sable au sablier,
Et, longtemps, n'osant pas, dans l'ombre, déplier
Le rouleau précieux où sa raison, scandée
Soit en dactyle bref, soit en grave spondée,
Succède à la raison qu'elle affermit, longtemps,
J'écoute s'égrener, sable à sable, le temps,
Et, pleur à pleur, s'égotter l'eau de la clepsydre.
Je songe... Plus nerveux que le compteur de l'Hydre,
Je me lève, parfois, et je marche à travers
Ma chambre, harmonieuse aux seuls bruits des beaux vers.
Le troupeau qui revient et qui tintinnabule,
Au crépuscule, plait au bien triste Tibulle,
Ou du moins, moi, je trouve, ô Tibulle, ai-je tort?
Que ton vers est plus doux ou plus tendre ou plus fort
Lorsque tes chants d'amours mortes, de funérailles

Où la sonorité de l'ombre et des sonnailles...

52

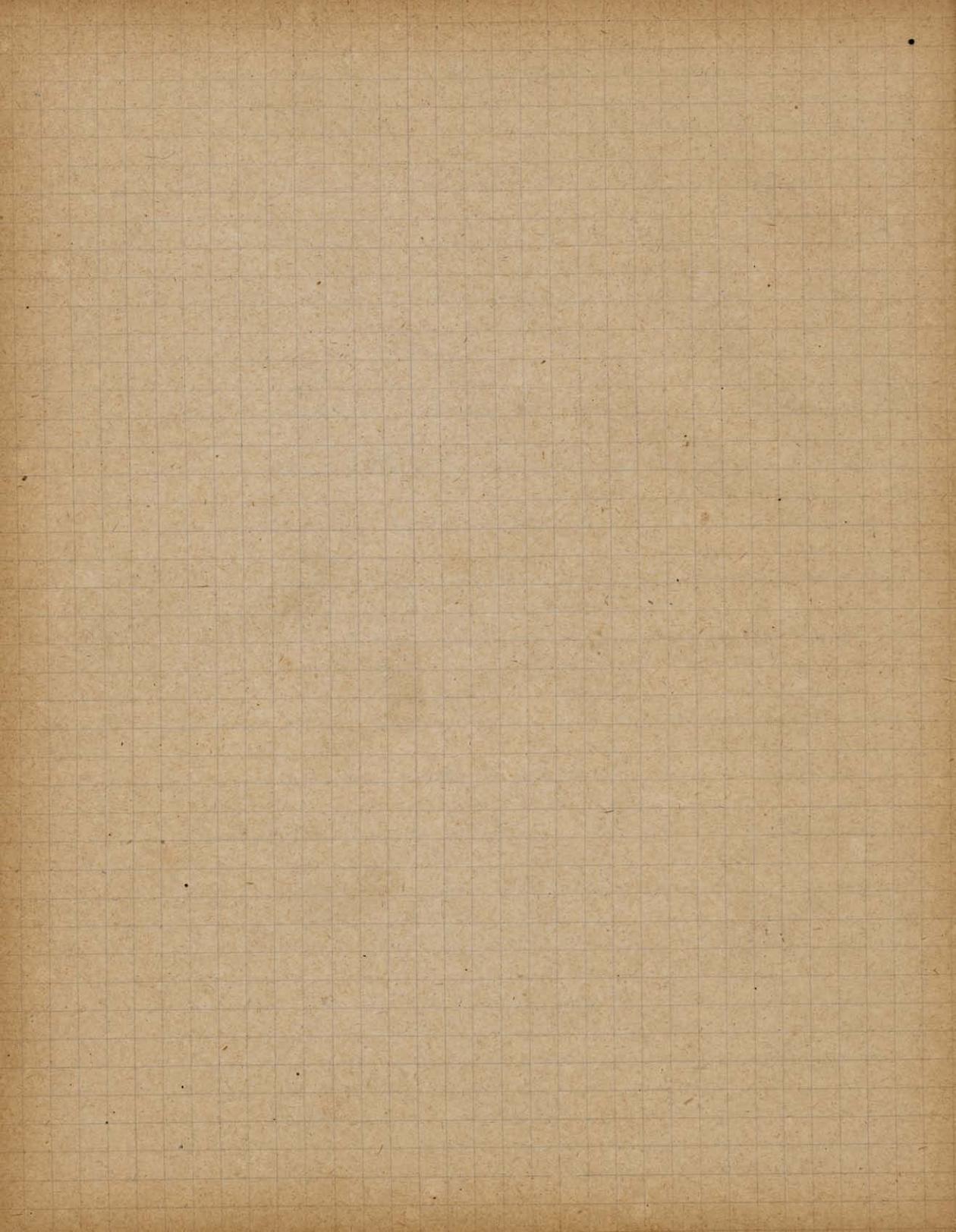
Si vous aviez connu, comme moi, chers aïeux,
Comment l'on peut chanter les hommes, et les dieux,
Et les dieux, comme nous tantôt gais, tantôt tristes,
Vous aussi vous auriez aimé les grammaticistes,
Vous aussi vous auriez pardonné ces menteurs,
Les rhéteurs, - car ce sont des menteurs, les rhéteurs.
Vous n'auriez pas toujours illuminé vos parches
De la lueur fumeuse et douteuse des torches;
Vous auriez oublié les dars familiers
Pour fouiller les taillis, le feuillu des halliers;
Vous auriez poursuivi les sylvains; et, les faunes;
D'un rire bisecornu découvrant leurs dents jaunes
Seraient venus vers vous des profondeurs du bois.
Vous auriez entendu des rires et des voix,
Comme moi, dans les bruits qui craquent dans les portes.
Vos vins auraient vieilli dans le flanc de vos outres,
Et, vos grands yeux songeurs perdus vers le lointain,
Tous les soirs vous auriez eu revivre un matin.
Le pis que dégonflaient vos mains peu délicates,
Les jets du lait mousseux qui jase dans les jattes

Et vos troupeaux bêlants ne vous troubleraient plus.

Mais peut-être qu'un soir, entre vos doigts velus,
 Au gré des signes noirs qu'aligne le calame,
 Vous auriez mis en vers vos désirs, ou la flamme
 Qui brûle lentement dans vos yeux, ou plutôt
 Les troupeaux noirs qui redescendent le coteau
 Ou les chars bruns portant les foin mûrs vers les granges.
 Et vous auriez relu, pleins de frissons étranges,
 Vos lourds distiques subjugués, vous demandant
 Si tous ces vers sont bien de vous. Et, cependant
 Que vous regarderiez, toujours, sans plus écrire,
 Vos doigts promèneraient le style sur la cire...

O vous, chansons d'oiseaux, ô vous, bruits de roseaux,
 Vous, frissonnements frais des brises et des eaux,
 Et vous, nymphes des bois dont les jambes sont lisses,
 Je vous adore. Et vous, je vous aime, génisses.

Je vous aime, taureaux, et vous, bœufs indolents,
 Je vous aime pour vos yeux ronds, vos fanons blancs.
 Car lorsque vient le soir tranquille et grave ou bourge,
 Seule, à l'horizon brun, la fierté du pin rouge;
 Lorsque songent les bœufs et que ronflent les gens



Éloignant de chez moi les scribes diligents

54

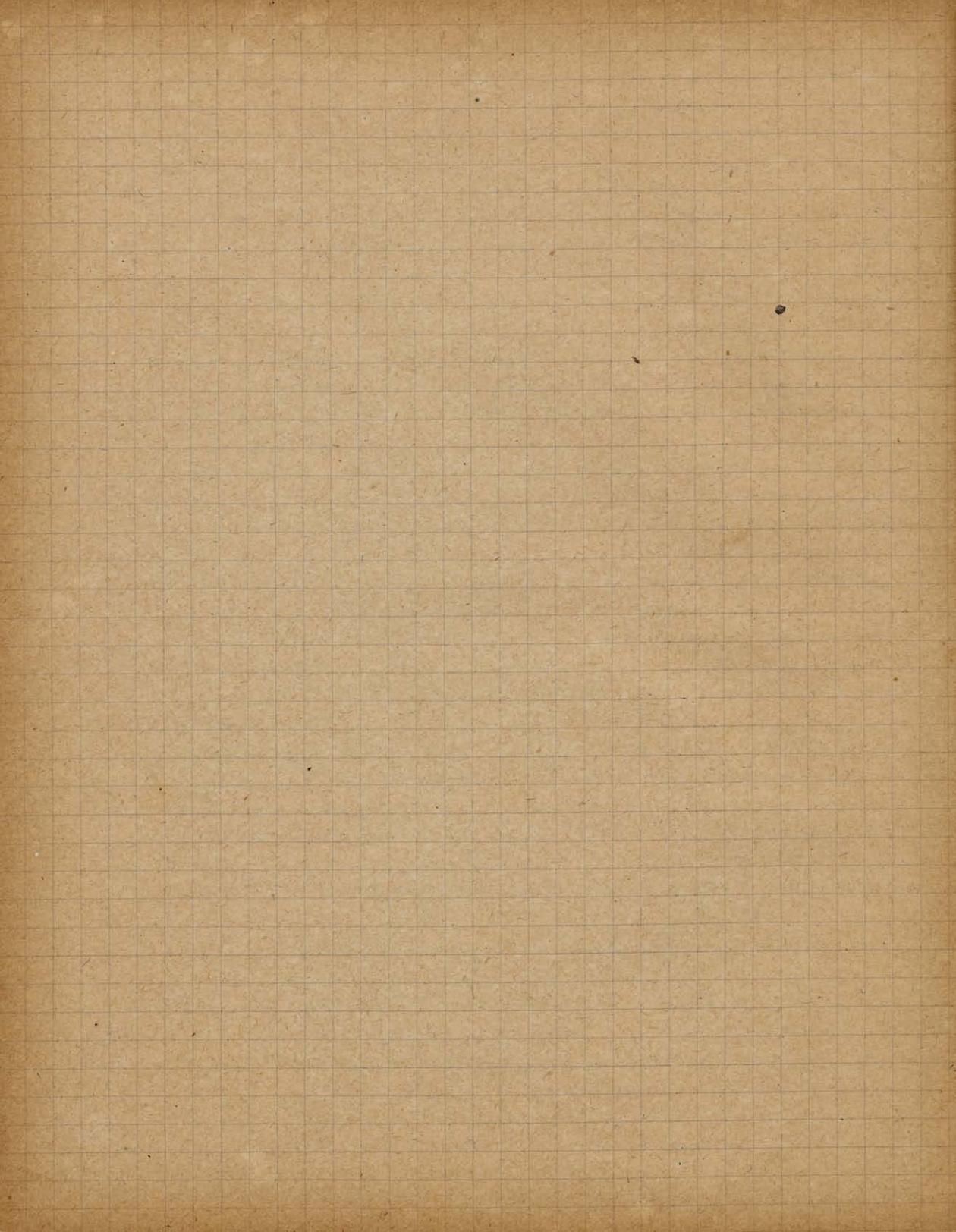
Qui jubilent de n'être plus sous l'œil du maître,
Je vous chante, et j'écris maint et maint hexamètre
De la pointe rigide accueillante à mes doigts.

Et lorsque, par degrés, dans le soir noir, je vois
Venir la fin des vers où ma sagesse abonde,
Une joie impossible et secrète m'inonde,
Et, ~~sans~~^{avec} cette douceur qui me ferme les yeux,
Je me sens loin du monde et je suis presque heureux.

Pour P.-M. Galisto

Entends, doux solitaire, et regarde, les berges
Sont pleines des chansons cristallines des vierges
Qui trempent dans l'eau claire et qui frappent d'ahan,
De leurs deux mains, ces blanes battoirs, le linge blanc.
Le ciel d'azur léger rend la brise légère.
Lointaine, une chanson plaintive et bocagère,
S'envole, - entends le bruit de ce chant décroissant -,
Et l'air est si fluide et si pur qu'on y sent,
Dans la douceur de ses baisers, de sa caresse,
Fuir l'amour qui dévore une âme en sa jeunesse,

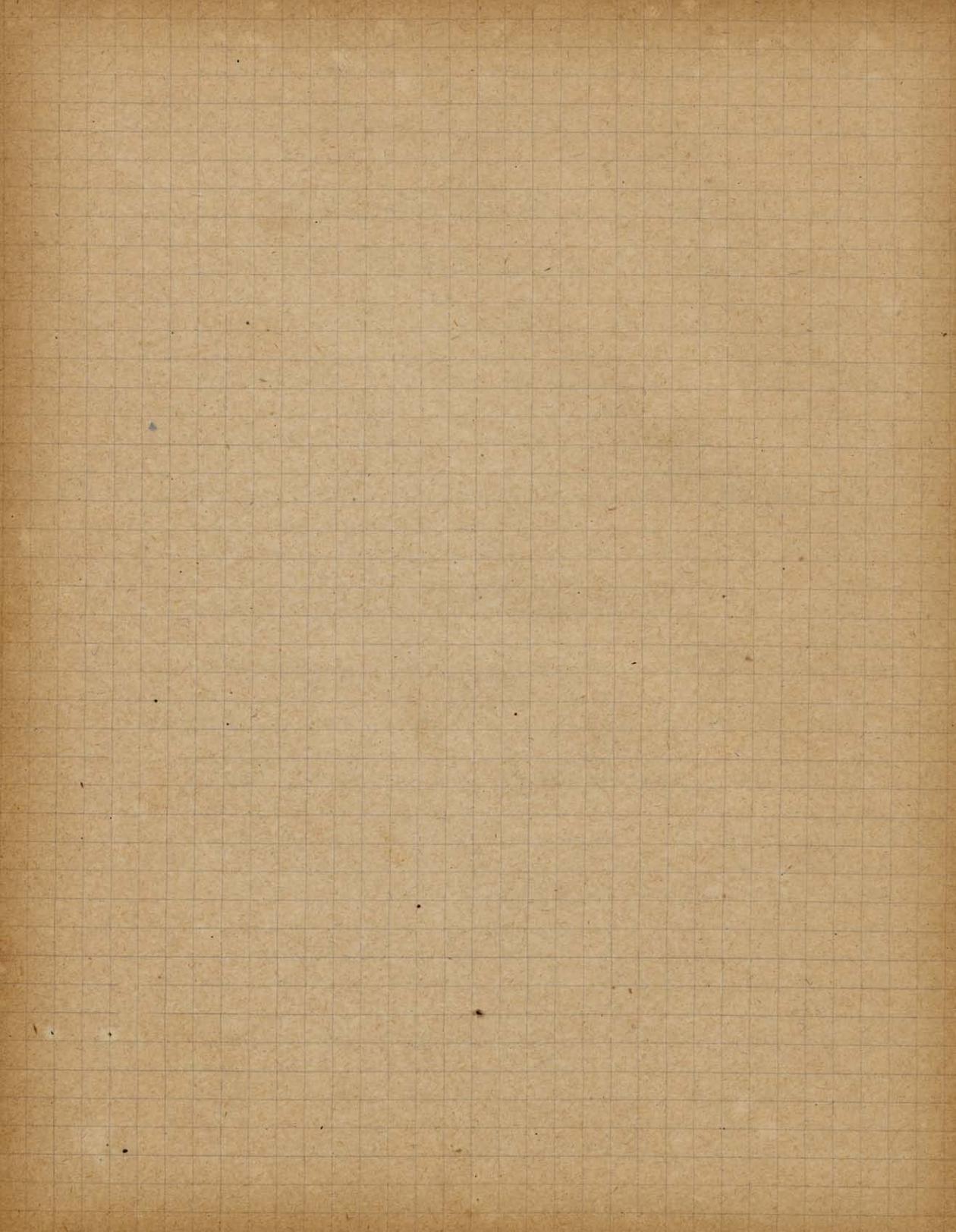
Mais ne voulant rien voir de ce bonheur trop lourd,
Tu baisses tes grands yeux qui connurent l'amour,
Et tu vas, loin de tous, étrange solitaire
Plus près des dieux aux fronts laurés que de la terre.
Alors, sous un vieux chêne au feuillage plongeant,
Lollant ton roseau d'ambre à ta bouche d'argent,
Tu fermes d'un doigt blanc un trou noir de silence,



Et de ta terre, rouge et double, d'où s'élance
 le beau souffle inégal qui réjouit ton cœur,
 Tu fais rire ta joie ou pleurer ta douleur...

Pauvre ami, j'ai compris ta tristesse sereine.
 Ne module plus tant, aujourd'hui, ton haleine;
 Ralentis, en pleurant, la danse de tes doigts.
 Ta voix doit ressembler à la mienne, et ma voix
 Diffère de la voix de nos frères, les hommes,
 des femmes dont les seins sont plus ronds que des pommes,
 des femmes dont les mains dévident les fuseaux,
 te fatiguent de bruit des battoirs, près des eaux
 d'où monte le chant clair des vierges, te fatigue.
 La brise et les parfums que le printemps prodigue,
 comme un faux accablant te fatiguent. Et, tout,
 Même à présent ce bois où tu t'isoles, d'où
 s'évade, plus sonore ou plus sourde, ta plainte,
 te remplit de douleur, de fatigue et de crainte...

Ami, ne pleure plus. Je souffre, comme toi,
 Du loin de ma demeure ou blotti sous mon toit.
 Comme toi, ma pensive et précoce vieillesse
 Se rend moins malheureuse en doublant sa tristesse,



Car elle sait, vois-tu, qu'ici bas plus d'un cœur
Trouve un bonheur parfait dans toute sa douleur.

Amant alterna...

Pour Gaston de Lagarde

Près des flots étalés où soupire bityre
Au creux d'un vieux roseau,
Une rame fluide et lente et souple étire
La chevelure d'eau.

La molle plainte de la mer et le murmure
Du vent se mêlent au
Doux murmure apaisé qui penche la ramure
Des pins sur le coteau.

Et bityre, embouchant la longue flûte double
Où se marquent ses dents,
Module, tour à tour, le premier regard trouble
De ses désirs ardents

Et le premier baiser qu'il prit sur une bouche
Rouge comme du vin,
Rouge bouche de vierge étrange qu'effarouche
L'étreinte d'un sylvain.

Puis il dit la douceur du soir sur la colline

Où le troupeau tintant

Revenait, escorté d'une brune orpheline

Que son cœur aimait tant.

Il dit le veyx écho qui, dans leurs courses âpres,
Résonnait sous les bois,

La senteur verte et la saveur âcre des cèdres
Qu'ils broyaient dans leurs doigts.

Et puis le chant se fait lugubre, et traîne, et poigne
Comme un parfum amer

De résine ou ce bruit, régulier, qui s'éloigne,
De rame, sur la mer.

Alors, dans l'air qui tremble et pleure, un autre pleure,
Sur un autre roseau,

La plainte qui gémit un peu plus d'heure en heure,
Pareille au bruit de l'eau

Qui tombe, incessamment, sur une feuille sèche

Que jaunit la saison,

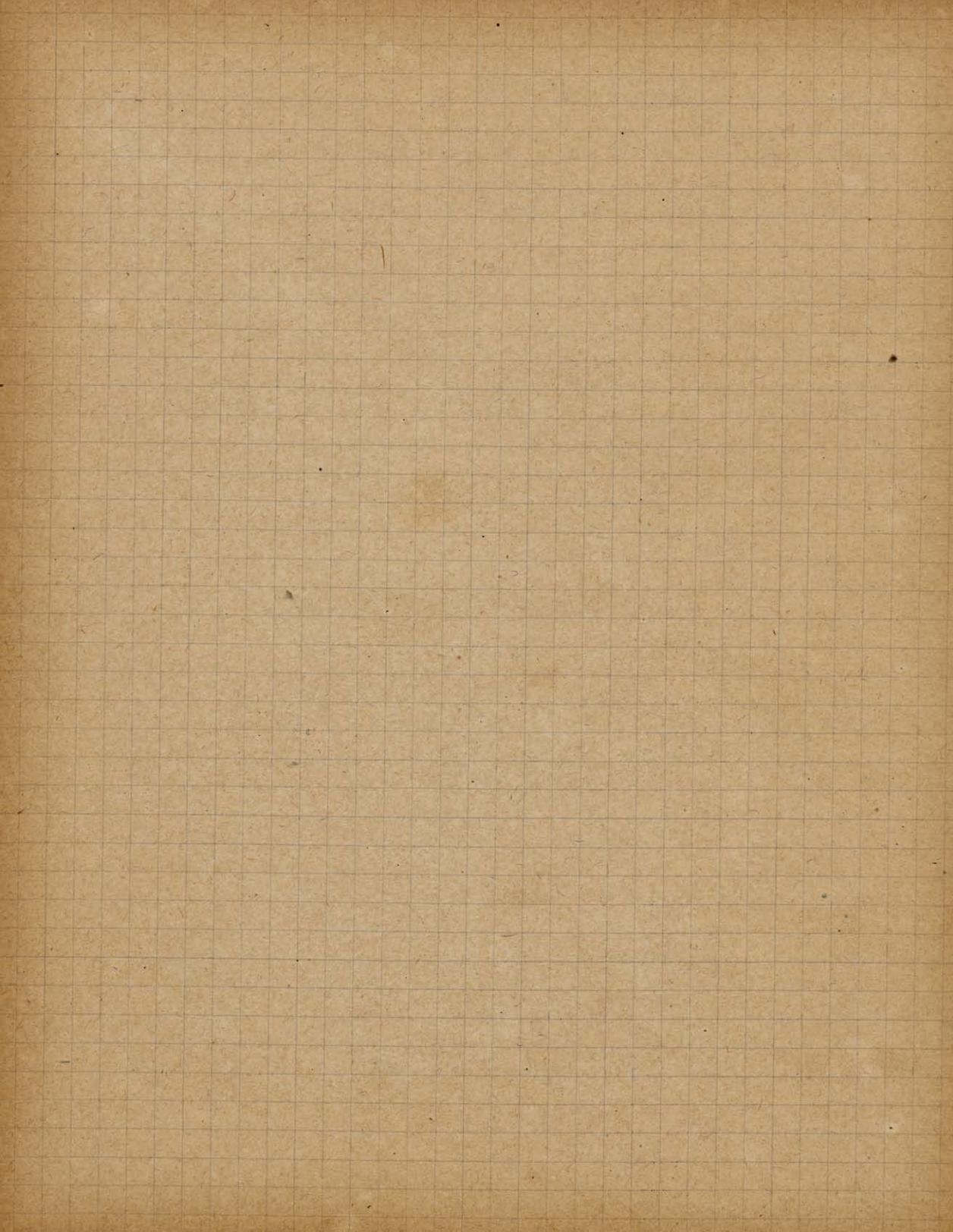
Pareille au bruit de l'eau qui s'égoutte et qui tèche
Les murs d'une maison.

Et les flûtes, plaintives soeurs, mais inégales
Dans leurs accords touchants,

Vanter celle qui dort sous la voix des cigales
Et la verdure des champs,

Car l'homme, être qui tient son égoïsme en laisse,
Montre son humble veu

Quand il prévoit, pour lui, dans une autre tristesse,
Une même douleur.



Jeunes filles en fleurs dont parlait Chéverite,
Vous qui savez, selon la noblesse du rite,
Faire alterner vos pieds dansants sur le gazon,
Vous dont le regard trouble atteste la raison,
A quoi donc songez-vous ainsi le long des routes
Larges, où la poussière étincelle, vous toutes
Qui, le soir, allez deux par deux, sur les chemins,
Vous étreignant la taille où vous tenant les mains?
Pourquoi, vierges, aux bruits des brises voyageuses,
Comme des fruits trop mûrs vos épaules neigeuses
Bronzent-elles ainsi sous un poids inconnu,
Vous dont le rire est frais comme est frais un bras nu?
Quelle empreinte fatale ou quel noir sortilège
Mystérieusement ont brené vos fronts de neige
Et pourquoi pressez-vous la rondeur de vos seins?
Entendez-vous, parfois, bruire des essaims
Invisibles, pour que s'émeuvent vos oreilles,
Belles de leurs rougeurs subites et pareilles?



Quel bruit soudain vous fait hâter le pas? Quel bruit
Vous arrête, soudain, tremblantes, dans la nuit?

Le silence, pourquoi? Pourquoi, dans le soir vide,

Vous chuchoter des vers de Propertius et d'Ovide

Et - surtout - de Bibulle, aussi doux que du lait?

Recontez: le pin rouge et chantant, qui se plaît

À rendre la vigueur aux débiles poitrines,

Ondule lentement aux caresses marines.

Recontez: dans le bruit du feuillage mouvant

Passe le chant des doubles flûtes dans le vent.

Recontez: au lointain du ciel insaisissable,

L'or jaune est deviné des murs remparts de sable

Diabés au baiser fluide de la mer.

Recontez: sur les bois rûde un parfum amer

Où se mêle l'odeur pénétrante des myrtes

Aux arômes salins qui proviennent des syrtés.

Recontez: submergé par toute la rumeur

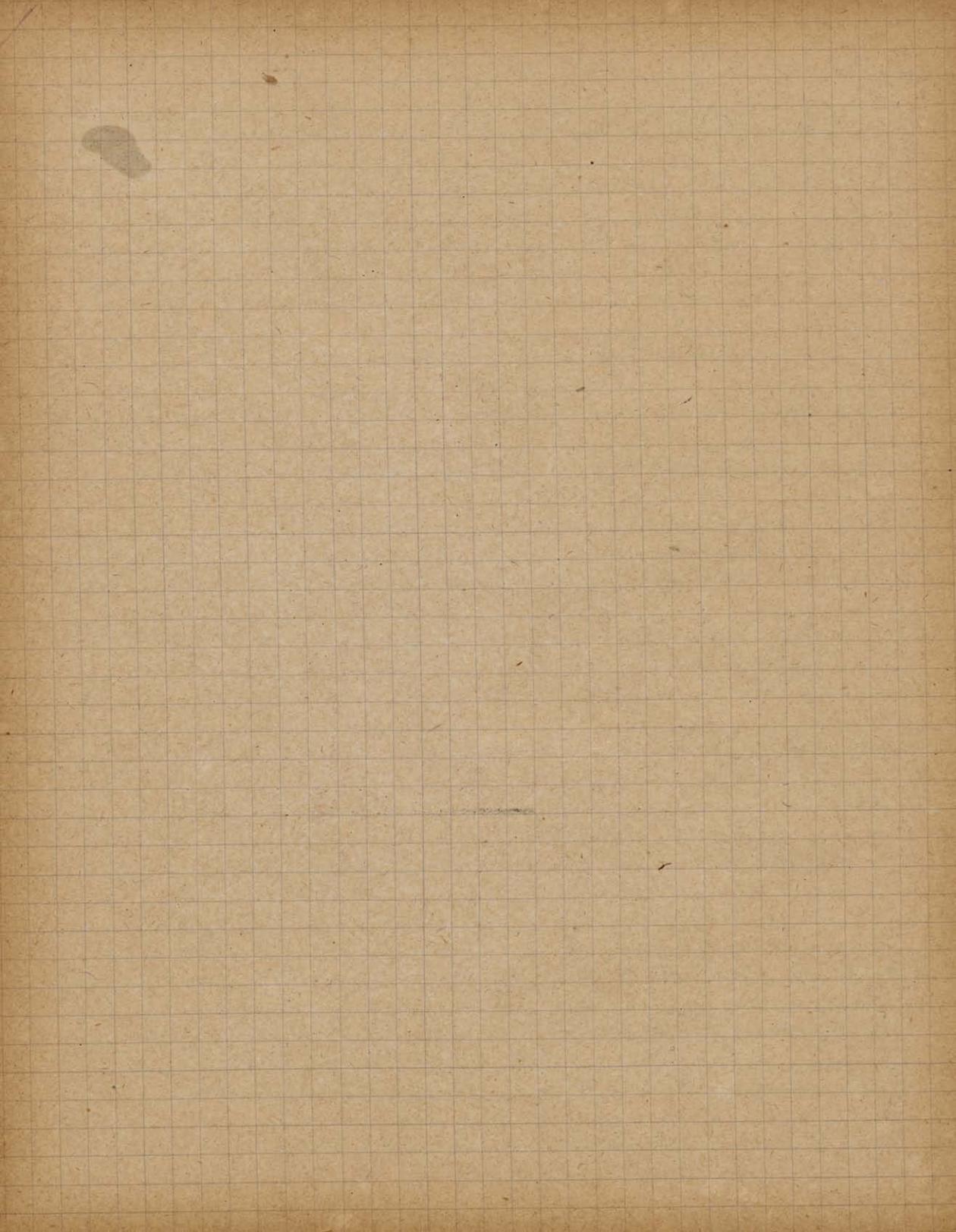
Marine, un chariot traînant ahane et meurt

En un bruit cahotant qui disparaît dans l'ombre.

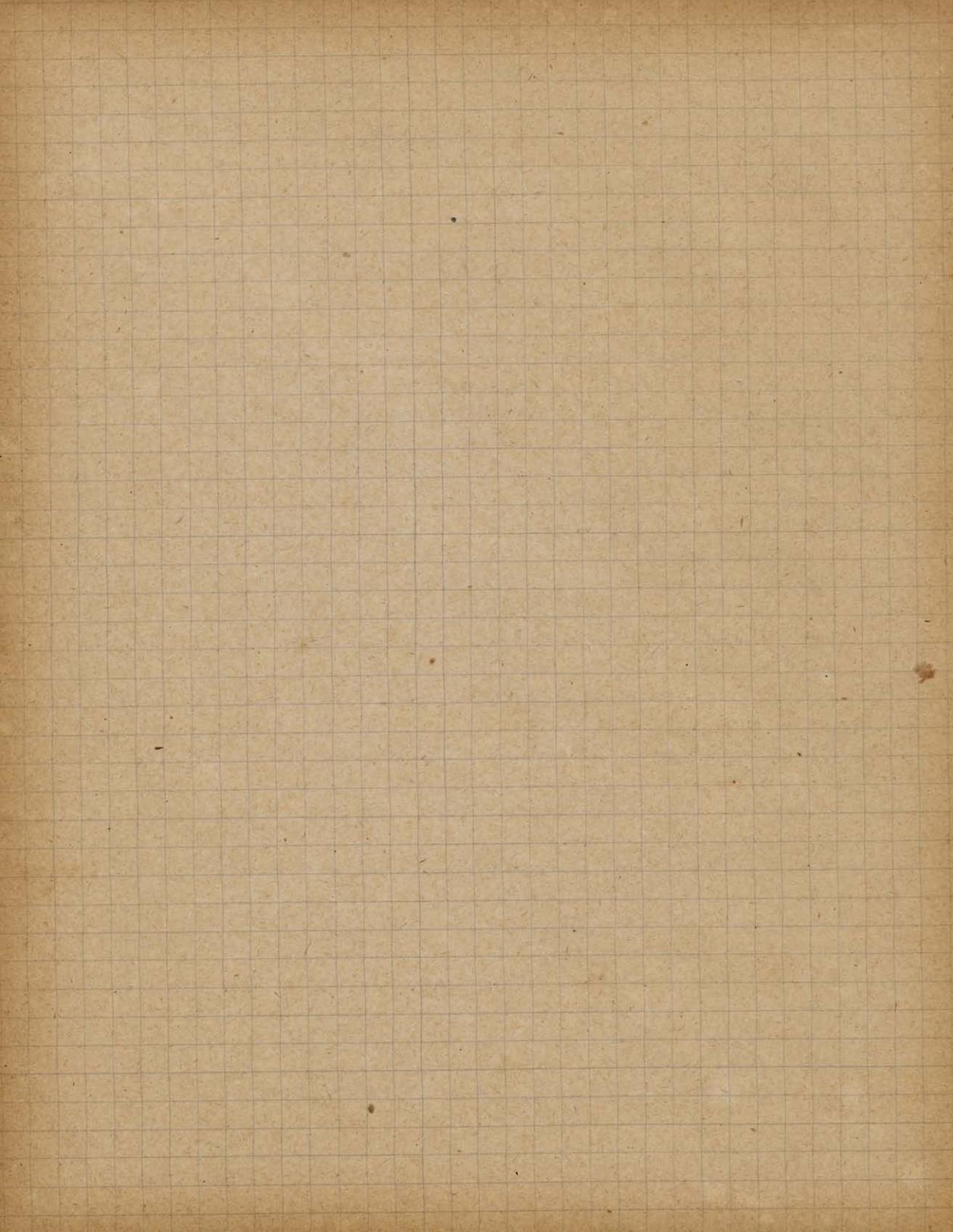
Mais dans ce soir d'été d'heure en heure moins sombre,

- Si tiède, qu' il nous vient d'impossibles éans,

Si doux, qu' il s'alonge sur des peupliers blancs,

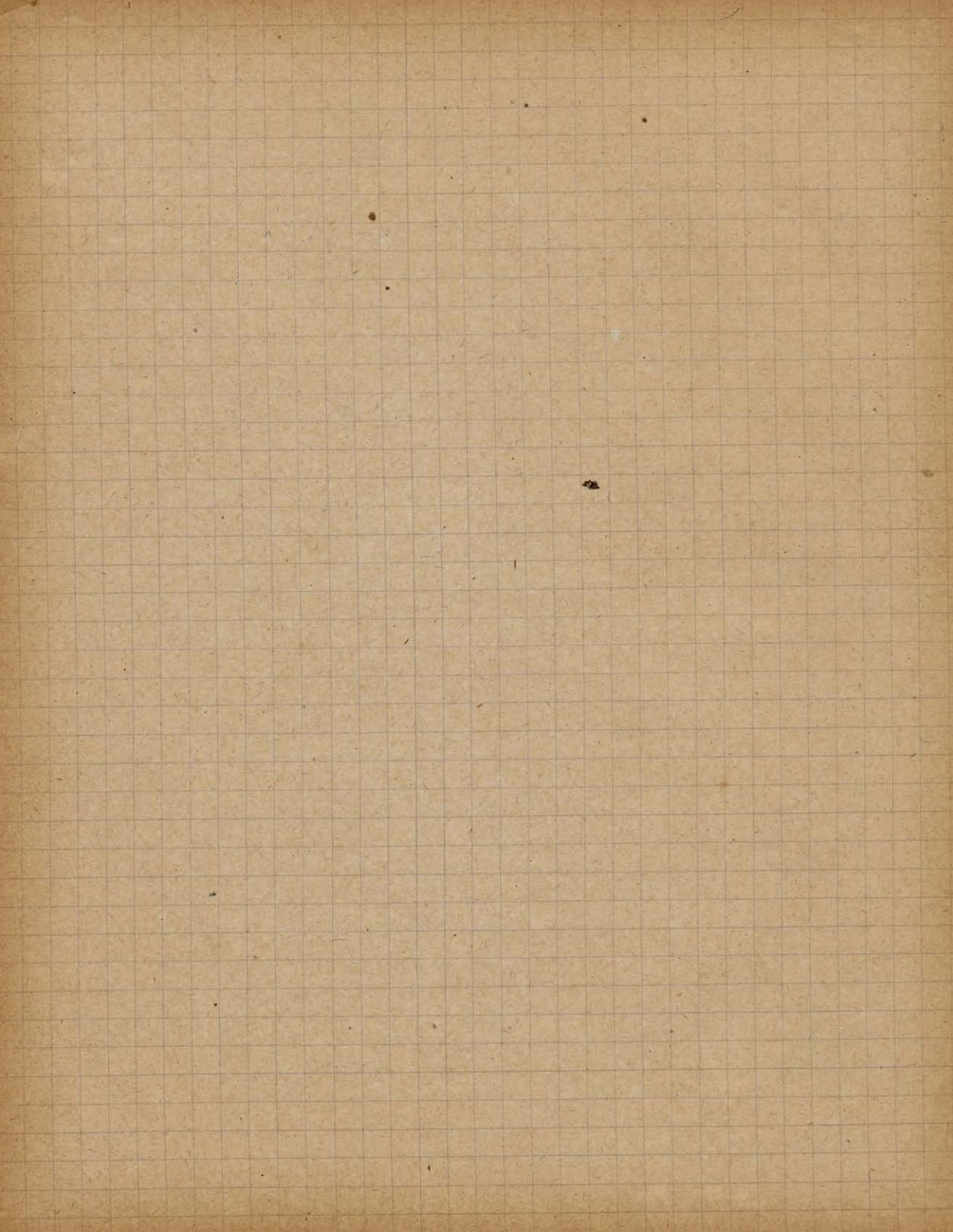


Si doux et tiède, que l'on voit des tourterelles,
Bénir encore l'air de leurs battements d'ailes, —
Sous ces brises voluptueuses on tout dard,
Même la lampe d'huile et sa lumière d'or,
Même les yeux fermés de ceux qui n'ont encore
Reconnu dans l'amour que l'aube d'une aurore,
H'est des corps qui sont pareils à mon verger
Où les fleurs du printemps commencent de neiger,
H'est des âmes, douloureuses de jeunesse,
Où la sève montante incline à la tristesse,
H'est des fronts lassés d'attendre, il est des cœurs
Que rongé le désir des secrètes langueurs,
H'est des vierges, anxieuses de leurs doutes,
Qui, rêveuses, foulant la poussière des routes,
Vont, la main dans la main pour affermir leurs pas,
Au-devant de l'amour qui ne se montre pas.

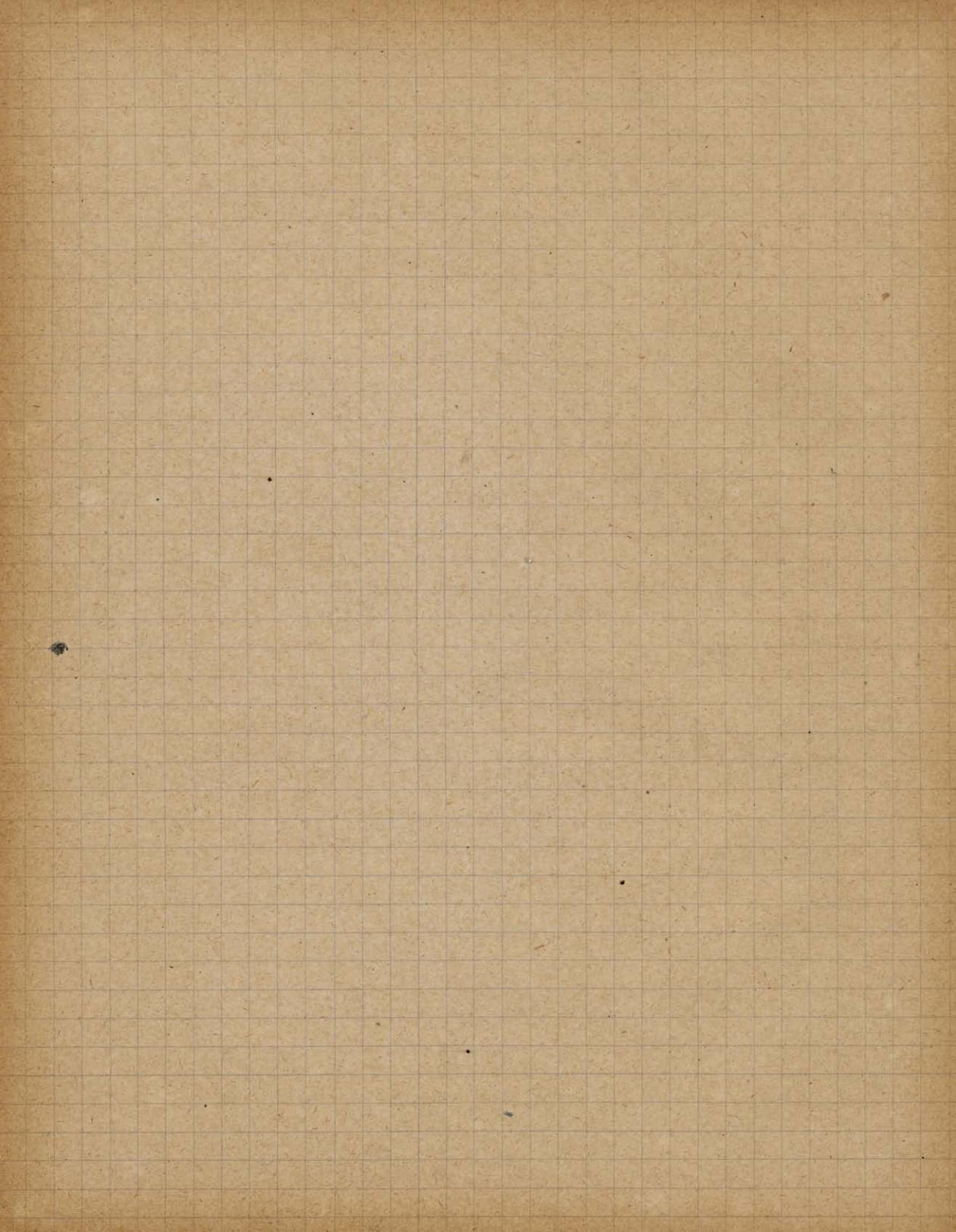


Pour Léon Bouquet

Sous la brume du soir, brume qui se dissipe,
Tu t'accordes, pensive et triste, près du cippe,
Sur un banc que reflète en ses eaux le bassin,
O Serva!... Des soupirs gonflent ton double sein.
Lorsqu'une clarine erre et tintinnabule,
La main qui tremble un peu dégrafe la fibule
Qui tombe, et la tiédeur caressante du vent
Frôle ton corps moins chaud sous le lin plus mouvant.
Rien alentour, ni dans le bourg ni sur la route,
Ne bouge, et c'est, partout, le soir étrange. Lente...
Mais, sans les voir, laissant tomber de ton peplum,
Dans leurs parfums, les roses rouges de Paestum,
Tu songes, maintenant près du bassin tranquille
Où la fontaine, lente argentinement, stille
Goutte à goutte, larme à larme, sans nul écho
Qui réponde en murmure à son murmure d'eau,
Tu songes que viendront les époques lointaines,
Bientôt, où tu ne pourras plus, près des fontaines,



65
Quand monte et se répand la calme nuit d'été
Pleine d'ombres, - craintive et pensive, - écoutés,
Sur ta grise ville lourde de somnolence,
Pleurer ta solitude et grandir ton silence.



LETRES

O qu'heureux est celui qui peut passer son âge
Entre pareils à soy! et qui sans fiction,
Sans crainte, sans envie, et sans ambition,
Règne paisiblement en son pauvre ménage,

Joaquim du Bellay

i

GABRIEL DUFAU

I

Mon pauvre ami, jamais rester, toujours partir;
 Vivre, sans désirer ni vivre ni mourir;
 Ne rien chercher autour de son ombre, pas même
 Un parfum; n'avoir plus la force d'un blasphème,
 Hélas! et, comme un arbre accablé par l'été,
 Être un objet brûlant mort à la volonté;
 Se dire, d'une voix à renaître obstinée:
 "N'ai-je pas, aujourd'hui, gaspillé ma journée?"
 Ne plus se rappeler ses souvenirs d'hier;
 Oublier en souffrant ce que l'on a souffert;
 Contempler les oiseaux, les fleurs, le paysage
 Avec les mêmes yeux et du même visage;
 Mais entendre frémir au plus profond de soi
 Les battements d'un cœur qui se sent à l'étroit,
 Qui, dans sa juvénile et fougueuse harmonie,
 Monte en pulsations les gammes du génie
 Et chante, comme on chante un vase au pur contour,

Tout l'infini de joie où resplendit l'amour,
 N'est-ce point, ce chaos qu'une âme double exhale,
 Comme un intérieur supplice de Pantale?

II

Sonnez, sonnez en moi, cloches du souvenir,
 Angelus du matin, branles crépusculaires.
 Dites-moi que la vie est belle à retenir
 Lorsque des doigts légers filent nos heures claires.

O carillons jaillis du rucher des églises,
 Essaims qui butinez des roses de métal,
 Bénissez doucement de vos prières grises
 L'enfant pieux qui dort sous mon cœur automnal.

Mon jardin est sans fruits. Mais faites que renaisse,
 Belle une fleur éclosse au milieu de l'été,
 Le rire épanoui dont partait ma jeunesse
 A l'heure où tout respire un parfum de bonté,

Afin qu'au jour marqué de noir où mes grands yeux
 Se rouvrirent à la clarté d'une autre aurore,
 En cherchant mon chemin je puisse croire encore
 Qu'un Dieu rempli d'amour a remplacé les dieux!..

III

Je t'écris tout cela sans trop savoir pourquoi.
 Il me semble à présent que je suis, avec toi,
 Perdu sous ce vent chaud qui roule sur les mangues.
 Au ciel de poix léché brusquement par des langues
 D'éclairs multipliés qui lampent dans le noir,
 Roufle le grondement rude des caronades
 Que traque vers la nuit la queue des tornades,
 — Car c'est la pluie, et c'est l'orage, et c'est le soir.
 La lampe en clignotant chante sa chanson d'huile
 Et l'ombre ourdit ses toiles d'ombres dans les coins
 Tandis que se répand dans le soir immobile
 Le bourdonnement sourd et mou des maringouins.
 Sur la tôle des toits la pluie épaisse tombe.
 Tantôt c'est une averse et tantôt une trombe
 Où l'ouragan houleux prolonge son barrit.
 Ami, je relisais, ce soir, des philosophes.
 En eux, je devinais le souffle de l'esprit.
 Leurs phrases chatoyaient ainsi que les étoffes
 Qui drapent la souplesse onduleuse des corps
 De femmes. J'admirais leurs éclats de pensée

In quelques mots, juteux de savoir, condensée,
Et la précise ascension de leurs efforts.

Puis j'ai crispé sur eux un poing de lassitude.
J'ai, pour toi, délaissé leurs sophismes, l'étude
Qui pouvait avorter mon fraternel ennui;
J'ai remué nos souvenirs, et les poètes
Ont longuement pleuré, pour nous seuls, dans la nuit,
L'exil des cœurs brisés par des douleurs muettes...

IV

Méprises-tu le pauvre ami qui songe à toi,
Bon vigneron landais arrêté dans les vignes
D'où tu vois, sous la nuit qui déferle, ton toit
Berçé par la rumeur ronronnante des pignes?
Toi qui vas, appuyé sur un bâton noueux,
En écoutant les bruits brinqueballants des bœufs,
N'as-tu point oublié ce triste ami, ton frère
Qui, souvent, d'une voix où couvaient des sanglots,
Dans ta chambre d'étudiant pleine d'échos,
Se modulait des vers d'ombre pour nous distraire?
Se souvient-il des jours où nous allions, tous deux,
Toi, les yeux plus amers que tes pins résineux,

Moi, te parlant de mes amours désabusées?

Nos rires surgissaient, pareils à des fusées
soudaines; nous mêlions nos rêves d'avenir...

Pourquoi sont morts ces jours où nous pouvions mourir?

Et pourquoi suis-je seul, mon poing chaud à la tempe,
et réfléchir, en écoutant parfois la lampe

Où le murmure qu'on entend et ne voit pas

D'un bambon qui gémit un peu, tout bas, — là-bas?...

V

Tu vois qu'il s'est dressé, l'espace, entre nous deux?

Tes matins clairs, tes midis d'ambre, tes soirs bleus,

Tu les crois à jamais disparus de mes yeux?

Je n'ai rien oublié: ni ma bourse médiocre,

Ni Bordeaux ni Dormont et ses collines d'ocre,

Car, vois-tu bien, la mer n'a pu nous séparer.

Bout mon coeur n'est-il pas près du tien demeuré?

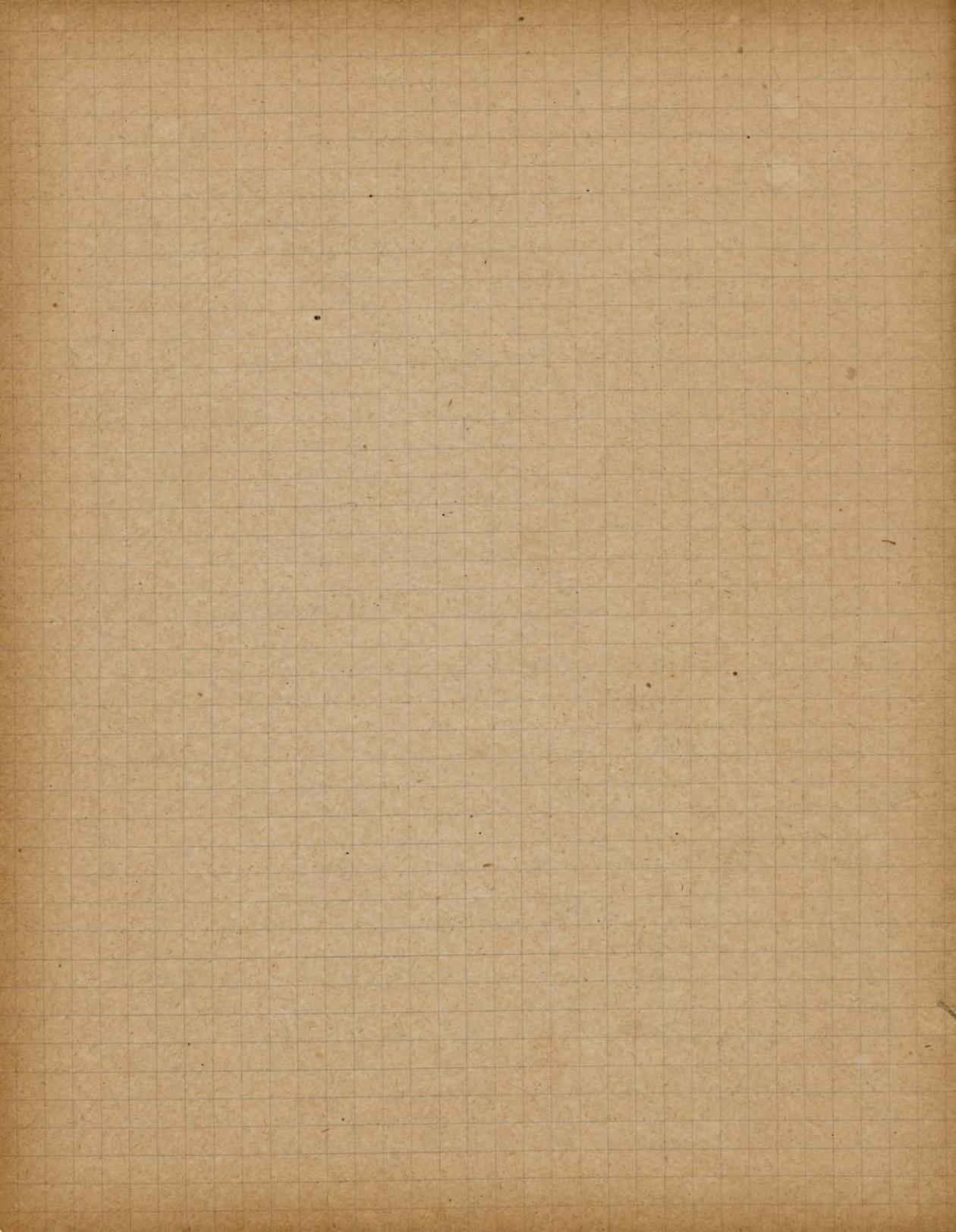
N'entends-tu point sonner mon rire, et ma parole

gronder un peu? Dis moi: qu'est ce qui te désole,

Puisque toute la mer n'a pu nous séparer?

Oui, je sais: il fait bon, lorsqu'on souppe, pleurer,

Pleurer, sans bruit, du fond de son âme meurtrie.



Où, je sais : je suis loin, dans une autre patrie ;
Tu regrettes les jours... Silence, ils reviendront.
Éponge moi ces yeux et relève ce front
Où la tristesse creuse est souvent revenue,
Et pour que ton regret, lentement, s'atténue,
Mon ami, désormais je veux, comme une fleur,
Plier dans chaque lettre un lambeau de mon cœur.

À

ANDRÉ LAFON

Et le souvenir des amours et des haines
me bercera, pareil au bruit des mers lointaines...

Sully-Prudhomme

Il pleut toujours. Un peu de moi s'en est allé.
 Je contemple mon livre et ma lampe qui fume.
 La fleur du souvenir, dont l'ombre me parfume,
 Imbaume le sommeil de mon cœur isolé.
 Il pleut, le vent pénètre à travers la serrure.
 Une porte, là-bas, doit claquer dans la nuit.
 Mais je n'entends plus rien, même plus le murmure
 Qui poursuit le tic-tac de l'heure qui s'enfuit,
 Ni le roulement monotone de l'huile,
 Ni le choc lourd que fait la chute d'une tuile,
 Car c'est un soir qui meurt après bien d'autres soirs.
 L'ombre, dans le silence où quelque chose vole,
 Fait tout autour de l'abat-jour une auréole,
 Comme parfois l'oubli s'environne d'espoir.
 Je m'écoute. Une voix m'étouffe de demandes.
 Suis-je moins fatigué qu'hier soir, ou plus las?
 Pourquoi chercher partout l'arome des lilas

39 76
Du du pin qui sent bon la résine des landes?

Je suis calme en moi-même et j'ai, là, près du cœur,
Un bonheur triste qui ressemble à la douleur.

J'en rêve si longtemps que je peine à le suivre,
Mes désirs étant morts et mortes mes amours.

Où sont les jours de fièvre où, paraisant mon livre,
Je mordillais mes doigts crispés? Où sont les jours
Où mes vierges dansaient, moins roses que naïves?

Il me semble, en portant mes deux mains à mon front,
Qu'aux gestes alourdis de rêves qu'elles font
J'abrite ma pensée avec des mains pensives.

Je m'accorde, et j'hésite à me lire... Et pourtant,
L'autre âme qui soupire et songe en écartant
Son cœur impétueux batte dans du silence,

Le livre est le jardin qui a mûri ton enfance,
Le livre est l'ermitage où veillent tes douleurs.

Avec son calme extérieur et sa paresse,

L'est ta jeunesse en fleurs, c'est toute ta jeunesse,

Celle qui sait sourire au milieu de ses pleurs,

Qui fleurit aux souffles différents de ta pensée.

Ou l'as prise un moment, puis tu l'as délaissée,

Comme on prend un amour après un autre amour.

Et je rêve à présent d'une autre délaissée...

Un émoi contenu l'émeut et, tour à tour,
Elle rit, bienheureuse, ou sanglote, lassée.

Mais du bonheur persiste en son regard changeant,
Ou qu'elle rie aux souvenirs ou qu'elle pleure.

D'avoir connu l'amour avant que vienne l'heure
Des rides sur le front et des cheveux d'argent,

Elle rit à son rêve oublié de l'envie

Qui regrette parfois, simplement, que sa vie
N'ait pas su retenir, même l'ombre d'un jour,

Après d'elle, l'amour meurtri, le triste amour.

Comme il est loin, ce soir de sourde effervescence!

Mais du plus loin des soirs qui firent son enfance,
Parmi les souvenirs qu'hier elle exila,

Comme elle se rappelle encore ce soir là...

Elle était blanche, toute blanche; elle était pâle,
Toute pâle en posant son front lourd sur le cœur
De celui dont la joie était son bonheur.

Sous le charme secret qui d'un beau soir s'exhale,
Les anges avaient tinté, — lointainement —,

Et, dans le vieux jardin calme comme un dimanche,
 Le visage baigné par l'air, beau lac dormant,
 Elle était pâle, toute pâle; elle était blanche...

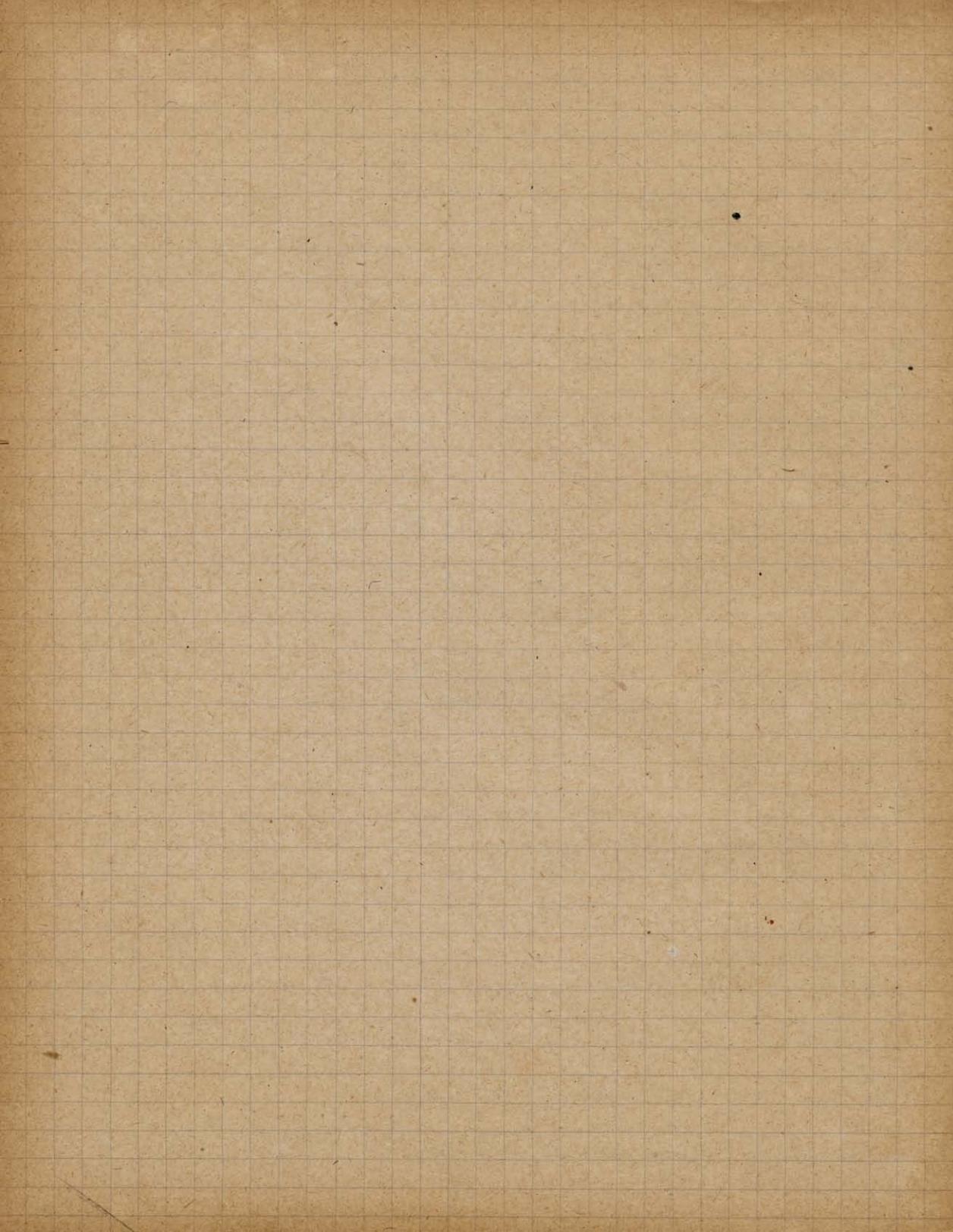
O souvenir des jours perdus! ô souvenir
 Des jours enfuis! ô fleurs, comme vous étiez belles,
 Roses dont le parfum est pareil au soupir,
 "Fanal" dont le cœur blanc s'auréole d'ombelles!

Bombant ainsi que plane un vol de papillon,
 Vos pétales neigeaient, "Merveille de Lyon",
 Inondant les rougeurs de "d'étoile de France",
 Et, près des "Maréchal Niel" dont la fierté
 Avait pour la courber le poids d'un soir d'été,
 La chute d'un jet d'eau jouait une romance.

La brise s'éloignait sur les feuilles. La nuit,
 Nonne mélancolique, égrenait son rosaire
 D'étoiles, et l'écho, même léger, d'un bruit,
 En troublant le silence eut troublé son mystère.

O "fleur de Dijon", "Van Houtte", "Soleil d'Or",
 Fleurs mortes qui dormez l'oubli du passé mort,
 Et vous qui rougissez toujours, "Rose Carrière";

Roses de crépuscule et roses de lumière,
 Vous que pourrait faner un murmure, ou plutôt



101

Un soupir; fleurs d'amour et de larmes, fleurs d'eau,
Puisque la nuit remplit vos coupes de rosée,
O fleurs, toutes les fleurs, pourquoi l'avoir brisée,
Cette femme, et, pourquoi, le jour de l'abandon,
Alors qu'elle pleurait, les deux mains sur le front
Et sur les yeux, avoir laissé l'inconsolée
Seule dans son orgueil de femme et ses douleurs,
Comme est seule, Toujours, parmi ses autres sœurs,
"La Reine de la Neige" à l'âme immaculée?

Qu'importe! Après les yeux rougis et le moment
De la douleur qui songe et du renoncement,
Sont venus les beaux jours de paisible victoire
Où, malgré le retour des souvenirs en pleurs,
Pour toujours, elle mêle au fond de sa mémoire,
Sous un voile d'odeurs: fleurs, douleurs et pâleurs...

II

Voire un peu de pluie, au loin, un peu de brume,
Et moins d'ombre à mon front et moins d'ombre à mon cœur,
De l'horizon, soudain, s'élevé une fumée,
Comme surgit l'œil d'or d'un feu que l'on allume.
Le jour, ainsi l'enfant malade qui dort tard,

N'ose pas se montrer derrière le brouillard

Où je me sens en moi perdu loin de moi-même.

Le vent glisse sans bruit entre les feuilles d'où

Un frisselis légèrement fluide essaim

des larges gouttes d'eau qui sont tièdes au goût.

Hors des vallons pleins de cailloux, sur les collines,

J'entends les cris épars des cabris sans clarines,

le chant des coqs avec le chant des travailleurs.

La pluie, en grésillant sur les toits, tombe encore

Si monotone et monotone et sonore

Qu'une femme inconnue a dû se plaindre, — ailleurs.

La brise ou flotte un frais parfum de fleurs fermées,

Toujours plus haut que les collines embrumées,

Toujours plus loin que les regards qui humectent l'air,

Ainsi que des oiseaux égarés sur la mer,

Vers des pays touffus et vers d'autres morillages

Pourchasse dans leur vol la fuite des nuages.

Où s'en vont-ils ? hélas ! S'en vont-ils au-dessus

De l'azur aromatisé du beau ciel des cantilles,

Pour assombrir l'espoir et les désirs déçus

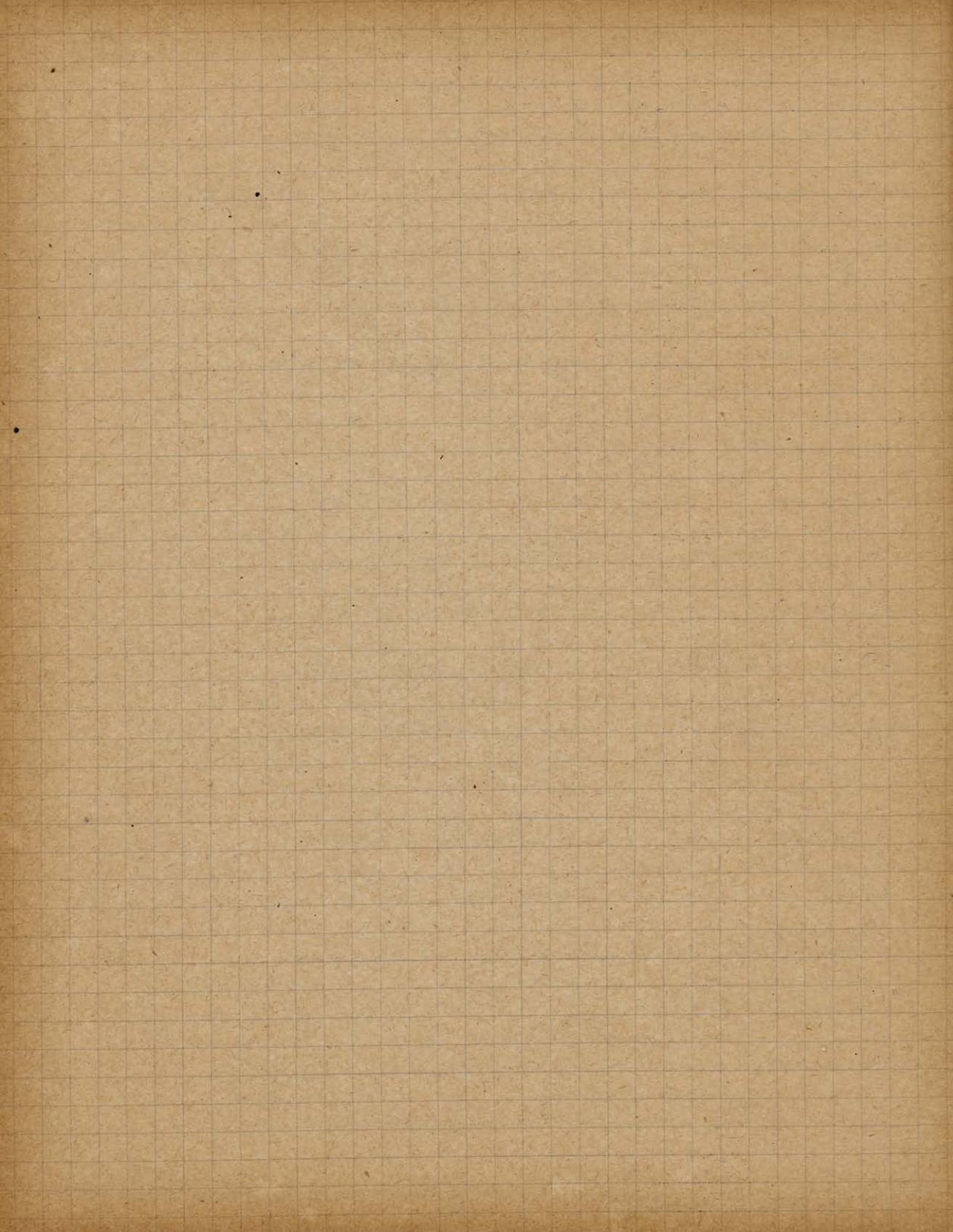
Qui font une jonchée au cœur des jeunes filles ?

Oh ! si c'est vers ces grands îlots du Paradis

143 81
Que s'allonge l'essor des nuages maudits,
Qu'ils se laissent longtemps bercer par les créoles
Et l'âme du pays qui chante en leurs paroles;
Qu'ils laissent bien longtemps leurs molles mains bercer
Dans l'oubli du présent tout l'oubli du passé,
Afin que par leurs voix craintives de prière
Ils s'endorment, comme fondus par la lumière...

III

Je rêve encore... —. Un jour, avant d'être bien vieux,
On oubliera, l'oubli peut-il déplaire au sage?
Qu'on relisait mes vers du cœur et non des yeux,
Sant ma douleur d'amour était un beau voyage.
Dans l'ombre, j'attendrai que s'approche mon tour,
Songeur qui sait n'avoir que peu de temps à vivre.
Mais peut-être qu'alors je reverrai mon livre
Dans les mains d'une femme ignorant de l'amour
Et l'amertume, et la souffrance, et la douleur.
Je la vois, accotée à la fenêtre, lasse
De repousser l'amour qui l'entraîne à voix basse,
Qui lui parle à voix sourde, à voix sourde, en son cœur.
Elle pâlit un peu sous le déclin de jour



D'une tristesse grise où s'effeuille novembre.

L'air humide remplit d'odeurs moites la chambre

Et l'ombre, sans efforts, se propage alentour.

L'haleine du vent mon frôle sa rêverie,

Car, ne prévoyant pas à leur chute son sort,

Elle rêve d'amour, vaguement attendrie

Par l'agonie en tournoisements des feuilles d'or.

Puis elle prend mon livre où s'isole un cœur tendre,

Mon livre! — et, dans le soir lentement survenu,

Sous le charme discret d'un espoir inconnu,

L'ouvre en fermant les yeux et pleure sans comprendre.

Et je suis là, noyé par l'ombre, et je suis là,

Grandissant mon bonheur de la douleur qu'elle a,

Tant vibre l'égoïsme au fond de l'âme humaine,

Et songeant que l'amour ne peut que dépérir

Sans laisser sur un cœur gonflé la moindre gêne,

D'homme et l'amour, tous deux, étant faits pour mourir...

IV

Où! pourquoi, comme fond au jour la blanche neige,

Le recueillement froid d'un cœur que désagrège

Le rayon de soleil d'un souvenir lointain,

83
Saut-il se fondre auprès d'un feu par l'ombre éteint?

Car, pour ne plus rien voir du monde intérieur,
Je fus, à l'âge d'or où l'on a des chimères,
De tous mes souvenirs d'amour le fossoyeur.

Pour vous pouvoir garder toujours, vous, fleurs légères,
Portraits que j'ai brûlés, lettres que je n'ai plus,
Cheveux lourds, j'aurais dû ne pas être un poète
Dont le bonheur est fait de souffrance muette
Et qui dit: "oui," tout bas, en grondant son refus.

J'aurais dû rechercher la gloire et les saluts,
Au lieu d'édifier des poèmes fragiles;
J'aurais dû vers le ciel lever des yeux tranquilles
Et mépriser surtout les livres que j'ai lus.

Mais je ne sus jamais fléchir ma destinée
Qi l'heure. Ainsi, toujours. Et, d'année en année,
Les lettres, dont les mots me rappelaient des corps,
Par leurs cendres formaient un monceau de vieux morts.
Aussi, depuis longtemps, je n'étais plus, ô femmes,
Le pauvre objet souffrant que vous pouviez briser.
J'avais même oublié la rougeur du baiser
Au bord d'un fleuve noir que ride un bruit de rames.
Et si, parmi ce jour qui fleurit la bonté,

194 2
In savourant l'odeur de ma simplicité

Vous m'êtes, du lointain de jadis, revenues,

lèvres en fleurs, les reins cambrés de joie, et nues,

C'est pour être, sans doute, ô femmes aux seins lourds,

Servantes de l'idée en cours et des amours,

Cette ombre qui retient par sa douceur entière,

Cette ombre où, les yeux clos, sans nul désir, confus,

Obscur, — mais, tout en moi, submergé de lumière,

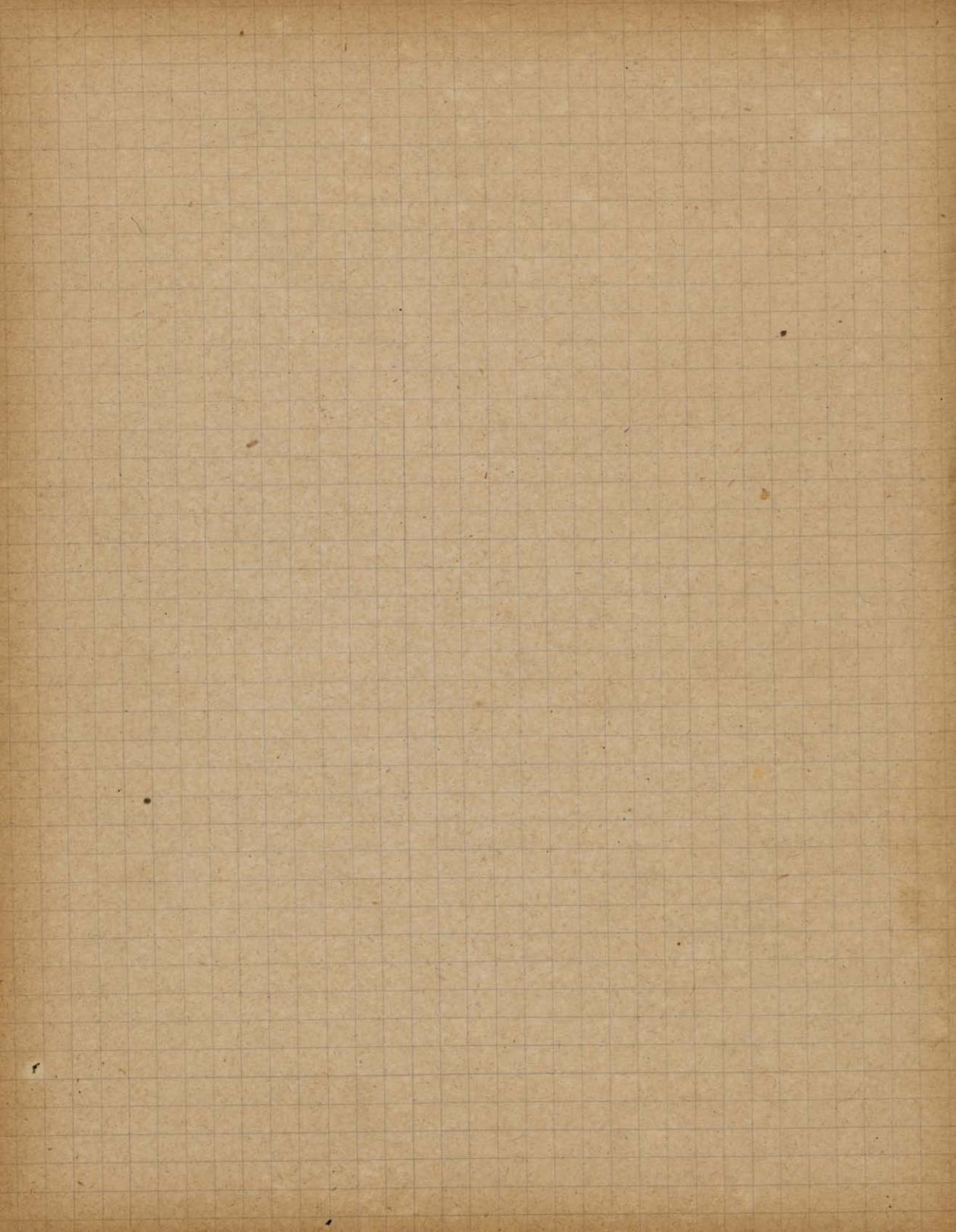
Je penserai toujours et je n'écrirai plus.



FRANCIS JAMMES

Pour me guider hors des ténèbres du chemin,
lève ton esprit sur moi, comme une lampe!.

Charles Guérin.



Bien des poètes t'ont chanté, qui t'ont connue.

Et, moi, cœur exilé, qui suis un tard-venu,

Moi, qui perdis mon temps à ne songer qu'aux femmes,

Je t'ai compris, vois-tu, bien compris, Francis Jammes.

Pourtant, je n'ai pas vu ta maison, doux ami.

Je ne fus pas de ceux qui rêverent parmi

Les pelouses, qui sont comme un peu de toi-même,

Les jardins où tu pris ta fraîcheur, que l'on aime

Du fond de son esprit et du fond de son cœur,

Parce qu'il y fleurit des instants de bonheur.

Je n'ai pas vu non plus s'épanouir le rire

Des jeunes filles qui dansaient dans le verger,

Bien qu'en fermant les yeux je puisse voir neiger

Leurs rondes d'enfants purs et leurs rires bruire.

Je n'ai pas vu croquer les eaux du gave bleu

Où s'est penché, sans doute un jour de rêve, Dieu.

Je n'ai pas vu les fleurs que tu chantes, ces roses

Dont tu t'embaumes tous les jours, ces humbles choses

Dont l'éternel silence est peut-être la voix.

Je n'ai pas respiré l'odeur de tes sous-bois.

des arbres des forêts qui sont tiennes, j'ignore
les diverses couleurs dont les dore l'aurore
Et les tons différents dont les pare le soir.

Mais j'ai cru deviner ce que je n'ai pu voir,
Car, pour te bien comprendre, et t'aimer, et te suivre,
Je me suis simplement imprégné de ton livre.

Ceux qui souffrent sont rapprochés par la douleur
Qui leur fait pressentir, chez un autre, leur cœur.

Souffrir!... souffrir!... le mot, et sur toutes les bouches,
Bardonne sans répit comme un essaim de mouches.

Souffrir!... souffrir!... Hélas! aujourd'hui j'ai souffert
De me sentir souffrir de mes peines d'hier

Et de ne pouvoir point maîtriser mes pensées.

Ma tête faisait, lasse, entre mes mains lassées,
Comme pèse un fruit lourd au rameau fléchissant,

Et mes yeux se perdaient plus loin que mes pensées,

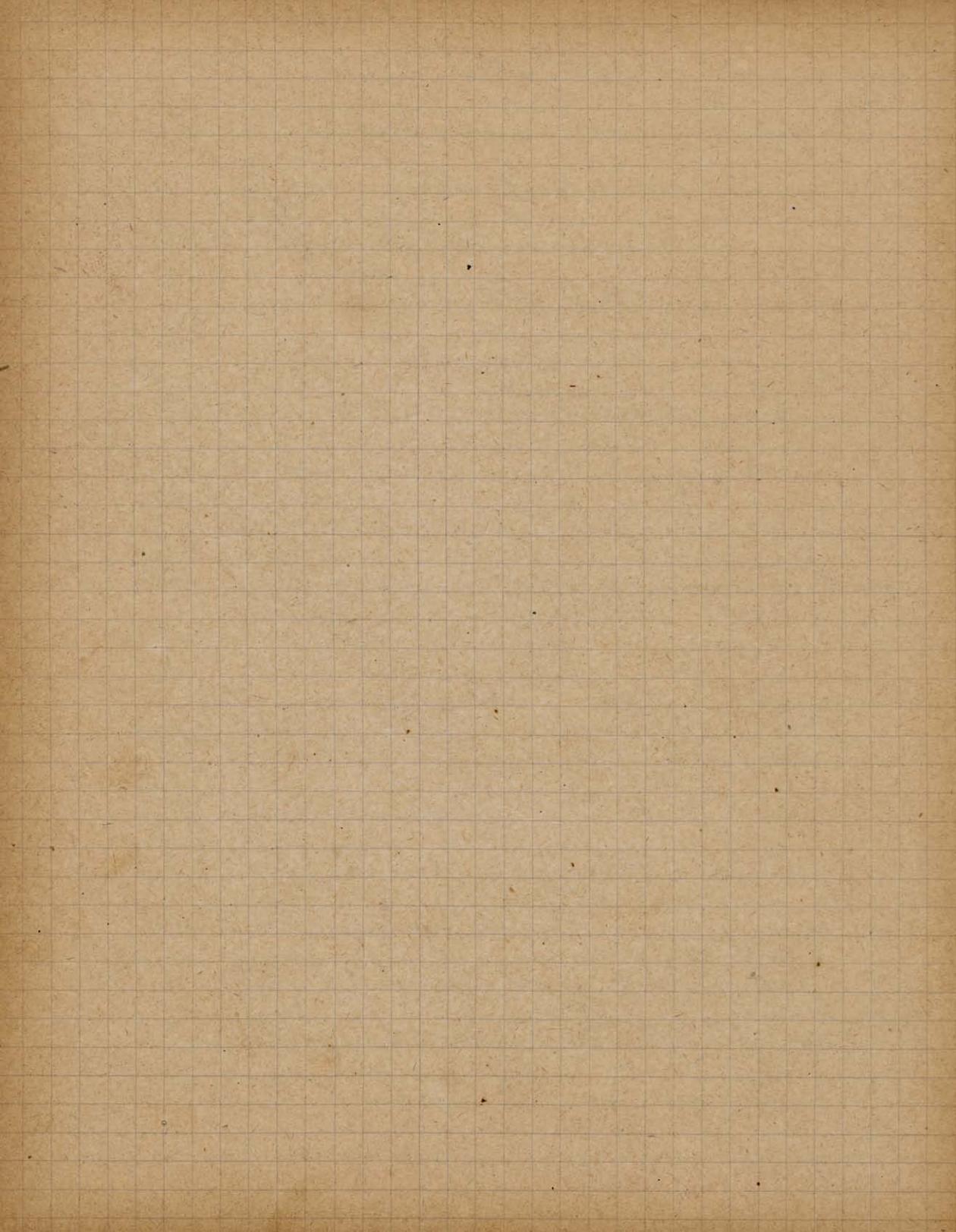
Et je rêvais que, sourdement, la voix du sang

Nous racontait tout bas nos deux amours blessés...

Vois-tu, nous étions faits l'un pour l'autre, je crois,

Toi, beau cœur de croyant, qui marches vers la croix,

Moi, cœur ne croyant plus parce qu'il voudrait croire.



dors que nous écrivons, ce n'est pas pour la gloire

Qui ne peut éblouir celui qui voit trop loin.

C'est le même désir et le même besoin

Qui nous fait moduler la fluide harmonie,

Moi, d'un soupir craintif, toi, gonflé de génie:

de désir éclatant comme un cri dans l'été

d'aller toujours par la beauté vers la bonté;

de proclamer, taisant sa secrète amertume,

Qu'il ne faut pas vieillir fleur d'ombre ou fleur de brume,

Mais vivre avec tout ce qui vibre autour de nous,

Peinant sur le coteau, rêvant sur la clairière,

de désir de répandre un fleuve de lumière

Et le besoin d'aimer ceux qui sont à genoux.

Mais ce qui nous rapproche à jamais, Francis Jammes,

C'est qu'en nos cœurs d'amour nous veillons sur deux âmes.

Fortes comme l'oubli, fortes comme l'amour,

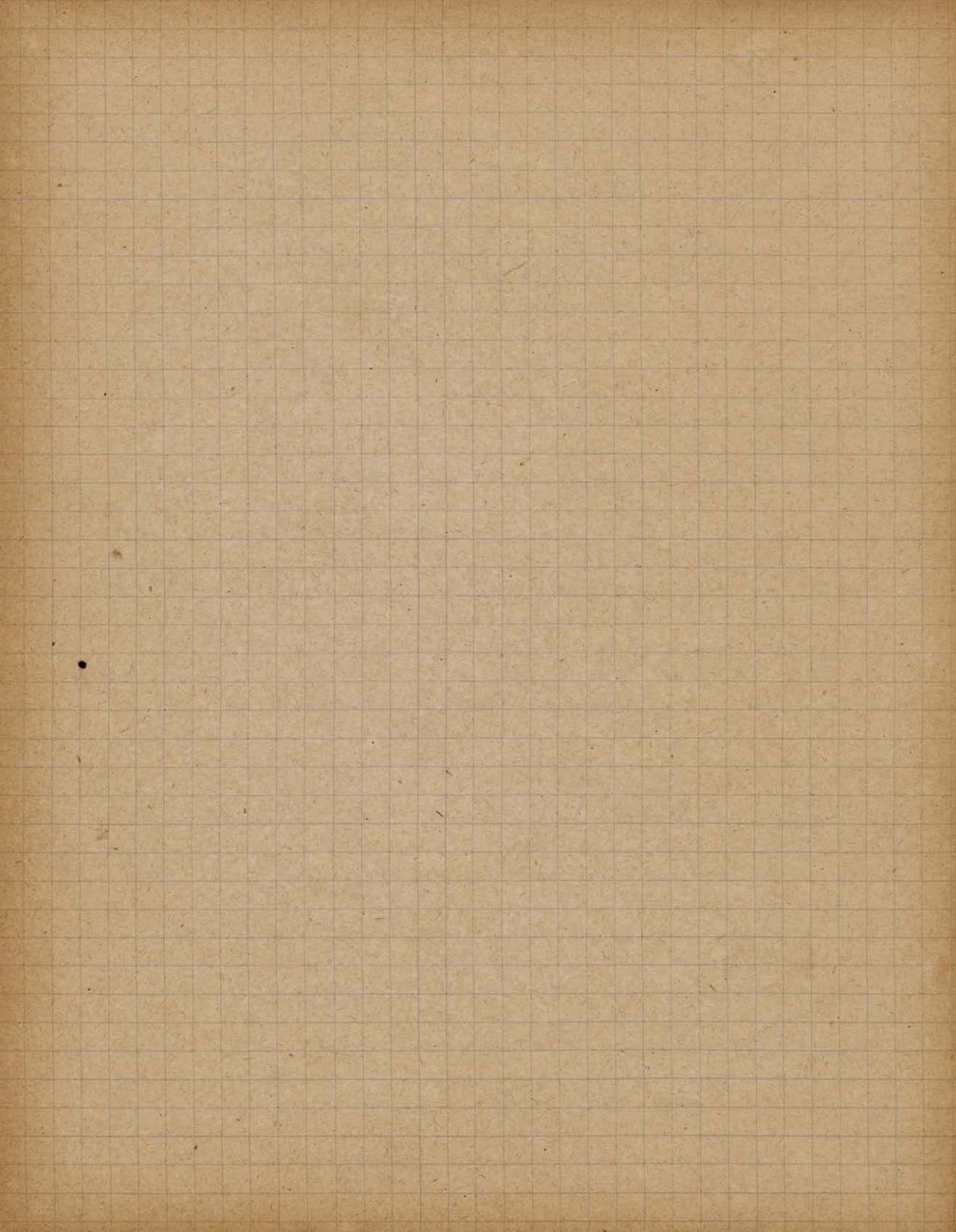
Deux âmes qui voudraient s'opprimer tour à tour,

Deux âmes qui nous font l'esprit et les yeux vagues

Autour de rêves de coraux, d'îles, de vagues,

Deux âmes qui nous font souffrir et dont on meurt

Puisqu'on souffrait déjà d'une âme en un seul cœur.



Sais-tu, neveu gaulois du Cygne de Mantoue,
 Que c'est depuis fort peu que je t'aime et te loue.
 Ainsi que le renard, je les jugeais trop verts,
 Les raisins. Puis, un jour, j'en goûtai. Puis tes vers
 Ont trouvé le chemin de ma mélancolie.

Bonheur! je me rappelle encore: "Une ancolie
 Se balançait sur la colline..." Tout un jour,
 Comme on songe à l'amour longtemps après l'amour,
 Avec la voix de ma douleur, la voix lointaine
 Qui toujours pleure au fond de moi, plainte ou fontaine,
 Tout un jour j'ai chanté ce vers avec Doussy.
 Oh! le beau vers, mélancolique et doux, et si
 limpide, si sonore ensemble et si flexible,
 Que j'aurais dû mourir après l'avoir connu,
 Pourquoi, depuis ce jour, l'ai-je ainsi retenu,
 Ce beau vers où s'offrait tout un monde invisible?..

Un jour d'automne, qui viendra, je te dirai:
 " Ami, la brume est là qui tombe sur le pré.
 Déjà brume Octobre roux. Là-bas, les neiges
 Doivent amonceler leurs flocons sur Barèges,

Et, les yeux poursuivant son bonheur aperçu,
 Martin a eu déjà quitter le lac d'Assu,
 Portant son grand manteau comme un prêtre une aumusse.
 Il hâte ses brebis en songeant à la Luce
 Dont le rire l'attend au seuil de la maison..."

Tu souriras, un peu pour me donner raison.
 Je te dirai : "Dernier de tous nos bucoliques,
 Aimes-tu respirer le parfum des colchiques
 Où l'ennui des brouillards s'est peut-être dissous?"

Ton bâton, du chemin, chassera les cailloux
 Qui gênent la croissance en étoile des mauves.
 Tu te tairas. Les cieux, de roux, deviendront mauves.

Je reprendrai : "Je sais ton amour pour les fleurs."
 Et, tout à coup, baissant tes yeux gonflés de fleurs,
 toi qui marchais en m'écoutant depuis des lieues,
 Tu me diras : "Viens-tu prier sur ces fleurs bleues?"

Alors, comme un enfant se penchant sur un puits,
 Humble, tu sortiras ton chapeau feutre. Et puis,
 Près du lavoir moisi d'où l'odeur de lessive
 Monte, inclinant un peu ta tendresse pensive
 Vers les petites fleurs aux âmes de parfums,
 Tu choisissant des mots qui chantonnent, les uns

Graves et doux, ainsi qu'un angelus dans l'ombre,
 Les autres désolés et confus de leur nombre,
 Parmi des noms d'enfants, de fleurs et de douceurs,
 Comme un frère regrette en pleurant une sœur,
 Gerbe de blé mûri que la mort a fauchée,
 Je te verrai pleurer l'aromale jonchée,
 Et tout cela pour avoir ri de tes douleurs
 En te disant: "Je sais ton amour pour les fleurs..."

Dans la maison moussue où dort la vieille bonne,
 Je te dirai quelque autre soir du même automne:
 "Voici venir enfin le calme avec le soir.

Mystérieusement tout meurt; nul char ne passe.
 L'aigre bise en sifflant glace et froisse l'espace
 Et le ciel ras a pris la forme d'un voûsoir.

Colle aux carreaux plus froids ton visage pour voir
 S'enliser le jour clair dans la pénombre lasse.

Regarde la s'étendre au loin, de place en place,
 De feuille en feuille, et de la brande au grand pin noir.
 Int'ouvre la fenêtre où ton doigt tambourine.

Aux tintements solitaires d'une clarine

Répondent les bruits sourds de tintements nombreux,

Et, plus loin que les pins que des souffles inclinent
Dans l'ombre, entends flaqueur les pas secs et poudreux
Des éléments dont les sonnailles d'indrelinent."

Alors tu me prendras les deux mains, gravement,
Comme pour ; serrer la beauté du moment.

Tu me diras tout bas les vieux porteurs de gourdes,
Des chiens hargneux, les gens qui descendent vers Lourdes.

Nous parlerons de tout un peu; nous parlerons
Des beaux rêves cachés dont s'éclaircit nos fronts.

Son geste se fera plus large que les landes,
Pays des pasteurs secs drapés de houppelandes,
Et, s'épanouissant dans le soir agrandi,
Les mots auront l'odeur des roses de Saadi.

Mais si je ne venais qu'au printemps bleu, peut être
Que nous ne pourrions voir que des érines, Maître,
Ou des géraniums et des gardénias.

Les sphynx bourdonneraient dans les pétunias,
Et, lourdes du pollen butiné, les lunules
Sveillaient les carillons des campanules.

L'arome des lilas me prendrait tout entier,
Fraicheur!.. Je te dirais: "Mon ami, ce sentier

Au chaque pas allonge une trace boursoufflée,

Fut-il suivi jadis par Clara d'Ellébeuse?

Cet autre, de pénombre, où croissent les lychnis,

A-t'il grisé de ses parfums comme d'Anis?

Et celui-là, dont l'herbe invite les ânesses,

N'a-t'il pas entendu, jeunes, clairs et chantants,

des beaux rires fraîcheur de l'air, couleur du temps,

D'Almaïde lancée après quelques vanesses.⁹"

Nous verrions disparaître en leurs neiges de tombes

des palombes volant plus haut que les colombes.

Un grand chien passerait, et je ferais: "Mon Dieu!

Le chien est-il le chien de Jean de Noarrien

Qui rêvait poésie en tirant sur les cailles?

Pour les champs, ce serait saison de relevailles,

les replis du sillon étant verts, et le pré,

Et je verrais, fixant les miens, ô Francis Jammes,

Tires de la Nature et clairs de jeunes flammes,

Les yeux qui sont plus beaux d'avoir longtemps pleuré...

En écoutant mourir de lointains braiements d'ânes,

Tu me dirais: "Ami, voici mes louisianes,

Du nom d'un beau pays que nous avons perdu.

là, courant et formant comme un pont suspendu,

Regarde s'enrouler la course des glycines.

Voici les acroites des champs, les cardamines.

tout là-bas, et plus loin, voici du quiniah.

Hume en passant l'odeur du lourd magnolia,

Et, fleurs rares, ainsi que les belles idées,

Arrête-toi longtemps devant mes orchidées..."

Tu reprendrais: "Plus loin, mais tu ne les vois pas,

Du long sommeil des fleurs dorment les catalpas.

Autour de nous, voici la toison des nigelles;

Contemple, là, faisant des rêves bleus entre elles,

des pervenches de mai constellent les buissons."

De partout monteraient des parfums, des chansons,

Des soupirs, des appels de voisine à voisine,

Et, nous, en regardant un pin d'où la résine

lancerait humblement en longues larmes d'or,

Nous nous sentirions loin, si loin de notre sort,

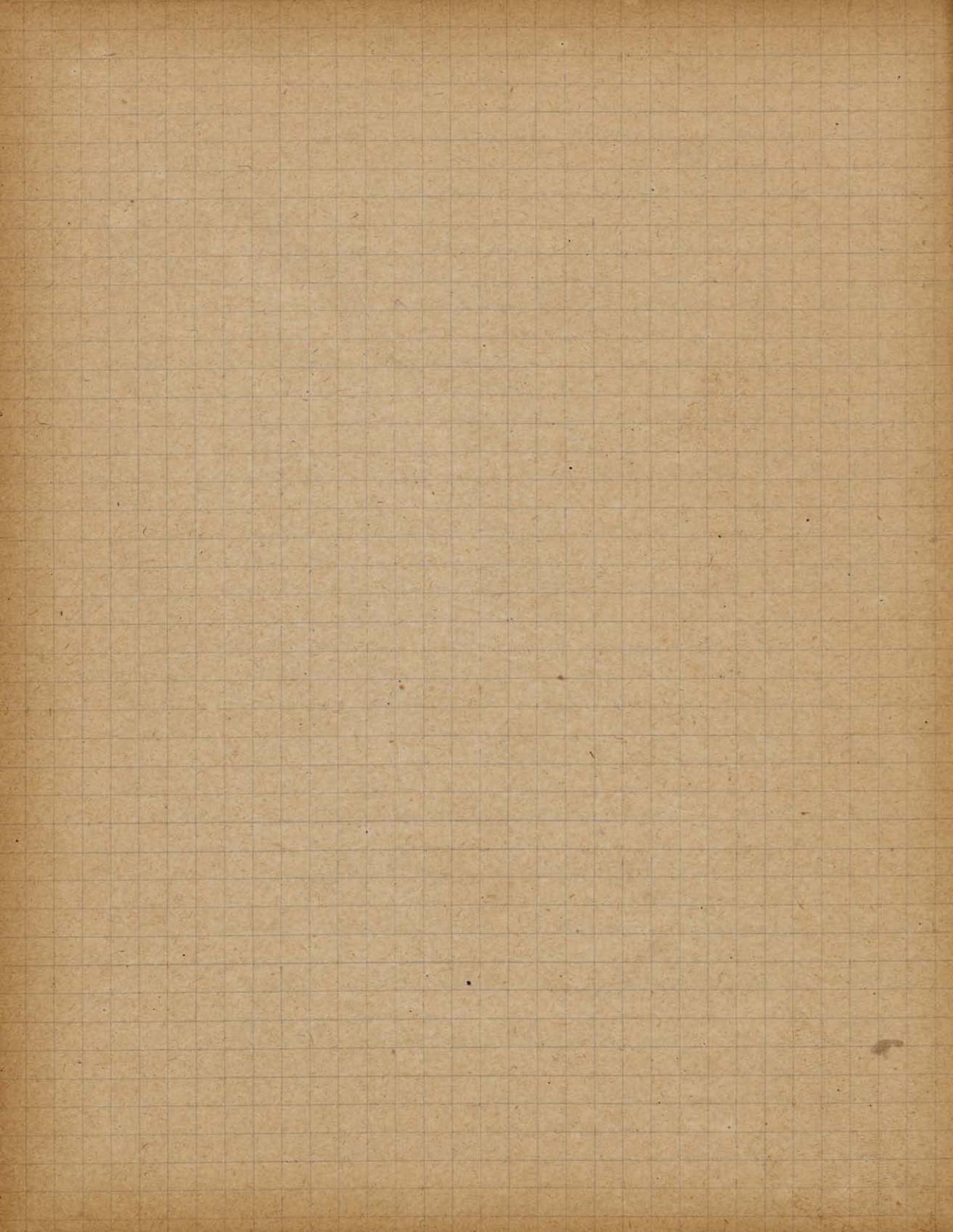
Si peu faits pour la vie où l'on a tant à dire,

Que toutes nos douleurs se fondraient en sourire,

Que ta voix se ferait plus fraîche... — Et je me vois

Buvant à la fraîcheur de source de ta voix...

Muets de la solitude où je me désaltère:
 Lactance, Claudien, Sidoine Apollinaire;
 Auteurs aux noms latins qui m'êtes familiers,
 Vous qui, les soirs d'amour, gravement me parliez,
 Tantôt en rythmes d'or, tantôt en rythmes d'ombre,
 Auteurs de qui j'appris la simplesse et le nombre;
 Virgile, doux honneur du pays mantouan,
 Tibulle dont souvent la flûte, en se jouant,
 Dépasse les hauteurs sans forcer son murmure;
 L'avant duercée, ombre et lumière, arbre et ramure
 Qui vins, déjà trop vieux pour ton siècle naissant;
 Et vous, aux noms aigus de scalpel et de sang,
 Tenaces renfleurs de l'idéal qui sombre,
 Aveugles dont les mains semblent ausculter l'ombre;
 Vous, poètes aux noms de douceur ou d'airain,
 Vous que j'ai tant aimés, vous dont je suis empreint,
 Vous tous qui me serez demain plus chers encore,
 — Pour son amour des fleurs qu'épanouit l'aurore,
 Pour son amour des angelus perdus qui font
 Un tremblement de bronze au bord du ciel profond,
 Pour sa bonté cachant une douleur secrète,



O Poètes, venez adorer ce Poète!

96

Dites-lui, dites-lui simplement qu'il est beau
D'être une grande voix qui n'aura pas d'écho
Et que les papillons, depuis les noctuelles
Jusqu'aux psychés, sont beaux, comme les fleurs sont belles.
Dites-lui, dites-lui qu'on l'admire, et combien!
Ou plutôt, ou plutôt, non, ne lui dites rien,
Car il entendra mieux, lui qui recèle un monde,
Votre silence faire une rumeur profonde...

Cieux qui connaissiez vos moindres apparaux
Autant que les sentiers qui trouvaient les savanes,
Vous ne pouvez plus voir les îles de coraux
Que vous aimiez longer, bruns modéleurs de cannes.
Conquérants galonnés de peuples ébahis,
Aventuriers, preneurs de ris à la voileure,
Vous qui couriez grand'erre aux lumineux pays
Des chrysonètes d'or et des tétras-lyre,
Vous ne respirez plus, venant à fleur de mer,
Comme poussés par l'eau, comme inondés par l'air,
Les parfums savoureux des molles sapotilles,
Vous ne pouvez plus voir, au loin multipliés,

Aborder des frissons verts parmi les canneliers
 Qui s'enflent l'ouragan sous le ciel des Antilles,
 Vous ne caressez plus, accroupis sur le sol,
 Qui l'igname aux pieds lourds ni le vert corossol
 Et vos yeux ne sont plus fascinés par l'écume,
 Vous qui marchiez vers le soleil, non vers la brume.
 Mais vous avez appris dans vos songes de morts
 Que votre souvenir vieillit comme un remords;
 Mais vous savez qu'il est encore des aïeules
 Qui vous narguaient jadis, jeunes fleurs des étoules;
 Mais vous savez qu'on a suspendu, dans un coin,
 Vos calumets si vieux qui viennent de si loin;
 Mais vous savez qu'on a gardé pour les malades
 Vos rouleaux de cannelle et vos noix de muscades;
 Mais vous savez que tout vous rappelle, et qu'on a
 Vos portraits, vos cadeaux, vos bois de cinchona,
 Vos petits singes gris à la prunelle bleue,
 Vos beaux paradisiens, vos aras dont la queue
 Est une riche cataracte de couleurs,
 Vos tricornes noirs, vos chapeaux de planteurs
 Et que, de père en fils, on respecte la chambre
 Où vous dépaquetiez vos ballots de gingembre,

Et que, jannes, l'enfant de vos fils, bien souvent
 Vous regrette dans les tristesses de novembre
 lorsque chante la pluie et que pleure le vent;
 Tombes, il faut bénir vos fils en cet enfant!..

Et toi, nouvel ami qui ne me connais pas,
 toi, qui vois des reflets de lune sur ta dune,
 Des moires s'élargir en bracelets de lune
 Et la lune en rayons émerger sous tes pas,
 Pardonne-moi ces vers qui ne sont pas grand chose,
 Pardonne ce poème et pardonne si j'ose,
 Ne t'ayant jamais vu, t'appeler mon ami,
 Car je sais que le soir grandit, que je sens proche
 du trouble familier dont mon cœur a frémi
 comme un lac calme qui propage un son de cloche,
 Oû, serrant dans ma main les deux tiennes, surpris,
 je ne te dirai rien, car tu m'auras compris.



